

C a r n e t s 107

Juin-septembre 2017

Directeur de publication : *Charles Nawawi*

Secrétaire de rédaction : *Nicole Martin*

Rédaction : *Colette Bigio*

Françoise Hubé

Françoise Vitou

Composition : *Guilhem Bleirad*

Page de couverture : *Catherine Schapira*

Hommage à Bertrand-François Gérard

Nous avons appris avec tristesse le décès de Bertrand-François Gérard en ce début juillet 2017. Bertrand était un ami de l'EpSF, membre du Collège commun à *la lettre lacanienne, une école pour la psychanalyse* et à notre école de 2008 à 2010, auteur de nombreux articles dans les *Carnets*, toujours prêt à travailler avec d'autres pour la psychanalyse.

Le 10 octobre 2015 dans le cadre d'un après-midi Librairie de l'EpSF, Dominique Vérin l'avait invité à présenter sa lecture personnelle du livre de Catherine Millot *La logique et l'amour et autres textes*. Longuement, Bertrand avait développé sa vision de ce dernier livre de C. Millot en l'incluant dans la ronde de tous ses précédents récits, chacun se tenant à « l'oreille de l'autre » comme « la figure des 3 lièvres qui orne une fenêtre de la cathédrale de Paderborn en Westphalie¹ ».

En fin de débat je lui avais proposé d'envoyer son texte pour l'éditer dans un numéro des *Carnets*. C'est ainsi que l'équipe des *Carnets* s'est mise à travailler ce texte dès sa réception.

Ecouter Bertrand et le lire.... rien à voir. Son engagement, la poésie de son écriture se donnent à lire, d'autant qu'il truffe ses textes de montages photographiques personnels, une pratique habituelle qui l'aidait au travail de pensée et de questionnement.

Je connaissais peu Bertrand contrairement à nombre de ses amis de l'EpSF.

Cette langue qui m'avait paru si riche, si généreuse, foisonnante et difficile à écouter par un après-midi studieux m'apparut limpide quand je reçus son texte, le regard allant du texte à l'image.

Au cours de ce travail d'édition nous avons eu Bertrand et moi des échanges de travail par courriel ou de vive voix au téléphone. J'avoue mon admiration face à son savoir, sa culture et du coup ma timidité qui jusqu'à présent m'avait empêchée de l'approcher. Intriguée par ses images j'osai lui en demander l'origine. Il m'adressa la liste de ses montages qu'il nomma « Mais images », leur origine, tels des cartels intimes de ses œuvres. Photos de lieux d'enfance, promenades architecturales, rencontres inattendues, objets captés et rassemblés, énigmatiques comme un tableau

¹ Voir l'article de B-F Gérard, *Brouillon de lecture*, publié dans le n°101 des *Carnets* de l'EpSF de janvier-février 2016, p.48-49.

surréaliste ; l'œil de Bertrand savait collecter, trier, construire, interpréter le réel.

Évoquer cette transmission reçue comme un cadeau, m'émeut toujours. J'ai découvert la générosité, la sensibilité de Bertrand, le psychanalyste artiste, poète, créateur.

La fonction de ces montages insérés dans ses écrits n'est jamais illustrative. Ses images permettent la rêverie, scansion dans une langue serrée, créant un espace de liberté.

À la fin de son envoi Bertrand ajoutait :

J'ai bricolé ces graphismes, c'est pour moi une façon de travailler, comme autant de rébus ouvrant sur un texte à dire-écrire. Une fois le texte écrit, le graphisme appartient au texte à la merci du lecteur. Si en être dessaisi du texte et du graphisme, fait l'auteur, alors OK ce sont les miens.

La maladie de Bertrand-François et sa mort ont définitivement empêché une possible rencontre de travail. J'aurais aimé lui dire ma reconnaissance quant à ce que son écriture dans l'après-coup a produit.

À Marie-Ange, sa famille, ses amis, l'équipe des *Carnets* présente ses condoléances attristées.

Nicole Martin

Secrétaire aux *Carnets* de l'EpSF de Juin 2015 à juin 2017

SOMMAIRE

Carnets, n° 107, juin-septembre 2017

LA PASSE

Enseignement d'accueil : les concepts de la psychanalyse

- « L'affaire du 9 octobre 1967 ». Les enjeux de la passe, *Charles Nawawi* 15
- Pourquoi la passe ?, *Ghislaine Capogna-Bardet, Françoise Bresch, Christiane Dostal-Berjoan, Helena D'Elia, Fanny Émilie Jeandel, Solal Rabinovitch, Dora Jankelevich-Szerman* 23

Rencontres du Collège de la passe à Paris

- Pourquoi la passe ?, *Christiane Dostal-Berjoan* 29

Tribune libre

- La passe. Qu'est-ce qu'on nomme ? L'acte de nommer, *Fanny Émilie Jeandel* 35
- Une nouvelle embarcation, des passes..., *Pascal Saccardi* 37

Rencontres du Collège de la passe à Marseille

- Les temps du passant, *Fanny Émilie Jeandel* 43
- Un temps qui s'écoute, *Catherine Molin* 51
- « Passer, aller au-delà : ce qui constitue l'événement de la passe », *Philippe Bagarry*

LA PULSION DE MORT

Enseignement d'accueil : les concepts de la psychanalyse

- Parler de la pulsion de mort ?, *Jeanne Drevet* 69

Un cartel : y a-t-il un au-delà à la pulsion de mort : la vie ?

- Procès d'une enquête, *Gilbert Hubé* 97
- Instinct de mort et pulsion de mort dans l'enseignement de Lacan, *Jean-Paul Garnier* 105
- Comment Georges Bataille écrit la pulsion de mort, *Françoise Hubé* 119

Poésie, *Vincent Bourseul* 129

Note aux auteurs 131

Des auteurs,

Disant ou écrivant,

Quelque chose passe,

Coquillage à l'oreille,

Poinçon au cœur et au corps,

Trace qui s'efface et revient

Notre équipe parvient au terme de ces deux années de travail aux *Carnets* ; nous terminons sur un ensemble de textes centré sur la passe et sur la pulsion de mort comme venant ponctuer une des questions récurrentes de nos derniers numéros sur l'écriture et le réel, recherche de l'écriture d'un point de réel dans la passe, l'écriture comme pont entre le signifiant et le réel....

Les textes sur la passe laissent apparaître deux mouvements :

Est-ce traversée d'un passant dans le vide du silence de la nuit guidé par un lapin blanc ?

Est-ce chute aventureuse — lapin blanc point — où le passant disparaît en se délestant de ses oripeaux pour « se faire objet de lecture » qui appellera nomination ou pas ?

Les textes sur la pulsion de mort concentrent deux questions :

Lacan emploie-t-il pulsion de mort et instinct de mort invariablement ?

Lacan invente-t-il l'instinct de mort ?

La passe

Enseignement d'accueil :
les concepts de la psychanalyse

Charles Nawawi

**« L'affaire du 9 octobre 1967 »
Les enjeux de la passe¹**

Qui prend la parole ici, le fait de son cru. Ne vous attendez pas à quelques révélations inédites, à quelques mystères enfin dévoilés ou à quelques secrets divulgués sur la passe, puisque c'est le sujet du jour. Il n'y aura rien que du connu pour la plupart des membres de l'École. Je m'adresse pourtant aux quelques-uns, membres ou pas de cette École, pour qui *la passe est encore une question* ; j'espère qu'il y en a parmi nous.

En quoi la passe fait-elle encore question ? Serait-elle menacée de disparition, d'effacement dans les temps qui courent si vite aujourd'hui ? Nullement. Serait-elle, aujourd'hui moins conforme à l'air du temps qu'il y a cinquante ans ? Sans doute. Il y a toujours intérêt à refaire le tour d'une question, la fois suivante n'est jamais la même que la précédente. Rappelons-nous, c'était en octobre 1967 le cinquantième anniversaire de la révolution russe, là-bas à Saint-Petersbourg (appelé Leningrad à l'époque) et à Moscou. Octobre 1967 c'était les prémisses de ce qui allait devenir le moment le plus passionnant — intellectuellement, sexuellement, romantiquement parlant — de la vie de notre génération, en tout cas de la mienne. C'était le temps où Lacan et son enseignement — déjà bien avancé, mais il n'y a pas eu que le sien² — allaient nous entraîner dans un tourbillon de la pensée comme jamais nous n'en connûmes depuis. Puis, vint Mai 1968, exactement entre la « Proposition du 9 octobre 1967 » et sa mise en place effective.

J'aurais bien aimé avoir trouvé ce titre pour mon propos de ce soir, malheureusement il était déjà pris³, je vais donc l'emprunter. Je l'ai intitulé : « L'affaire du 9 octobre 1967 » au sens de *L'affaire Protheroe* d'Agatha Christie ou bien encore pour ceux qui connaissent la série télévisée *Cold case*, que l'on pourrait traduire par *Affaires classées* mais pas entièrement résolues, des affaires anciennes voire très anciennes dont

¹ Texte prononcé lors de la soirée d'« Enseignement d'accueil : concepts psychanalytiques ».

² Foucault, Deleuze, Lyotard, F. Châtelet...

³ S. Gilet-Lebon, « L'affaire du 9 octobre », *Wunsch* n°13, Décembre 2012, EPFCL.

on reprend l'examen. Une affaire non encore totalement élucidée donc qui a débuté un certain 9 octobre 1967 par une proposition faite par Lacan à son école et qui n'en finit pas d'être interrogée ; coincée entre les séminaires *La logique du fantasme* et *L'acte analytique*. Cette proposition a fait couler beaucoup d'encre, a déclenché des séparations, des crises, voire des catastrophes dont on peut ne pas se relever, contrairement aux dires de Lacan.

Je fais référence ici à ses propos de novembre 1973 au Congrès de La Grande Motte :

Vous savez, quand j'ai cogité ça, disait-il, c'était en 1967 pendant les vacances, j'étais en Italie ; je suis rentré et tout en faisant cette chose qui s'appelle la Proposition, je me disais : « Mais quelle mouche te pique ; ça va provoquer Dieu sait quoi ! ». Et je me demandais pourquoi je la faisais en octobre 1967. J'aurais pu plus la mijoter, cette proposition, la mûrir, attendre. Pourquoi est-ce que je l'ai faite tout de suite ? Je savais d'avance que ça allait provoquer des catastrophes, des catastrophes comme toutes les catastrophes, des catastrophes dont on se relève. Moi, vous savez, les catastrophes, ça ne m'impressionne pas ... Mais quand même, à quoi bon faire tout d'un coup cette accumulation d'électricité⁴ ?

De ce passage, je retiendrai ces deux mots « électricité » et « catastrophe ».

« Électricité », c'était le mot juste, qu'il avait repris de quelqu'un de la salle dont il ne pouvait nommer le patronyme⁵. Dans la passe il y a quelque chose comme un « éclair [...], disait-il, pour éclairer précisément ce qu'il en est d'un certain moment qui est le moment où on se décide, où on verse, où on entre dans le discours analytique⁶ ». Je garderai cette formule comme définition de la passe : éclairer ce moment où un analysant se décide à entrer dans le discours analytique, j'ajoute, en place d'analyste.

Second mot, celui de « catastrophe ». Lacan songeait sans doute là, en 1973, à des catastrophes institutionnelles que pouvait entraîner une pareille procédure dans son École nouvellement créée. L'École freudienne de Paris avait été créée par Lacan en juin 1964, à peine trois ans et demi avant qu'il ne produise sa proposition. Cette catastrophe eut lieu en janvier 1969 au moment de la mise en place effective de la passe ; elle fut la cause

⁴ J. Lacan, Congrès de l'EFPP, La Grande Motte, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 15, juin 1975, séance du vendredi 2 novembre 1973, pp. 69-70.

⁵ *Ibidem*, p. 189.

⁶ *Ibidem*, p. 69.

d'une scission de l'AFP suivie de la création du Quatrième groupe par certains des démissionnaires. « Catastrophe », dont Lacan et son École se sont certes relevés ; pour autant il y eut plus tard des « drames subjectifs⁷ », des « impasses subjectives dramatiques⁸ » dont certains ne se sont pas relevés.

Avant de poursuivre il faudrait, enfin, dire deux mots du fonctionnement de cette procédure mais avant cela il est nécessaire de préciser le fondement sur lequel la passe repose. La passe vise à éclairer, à déplier, à expliciter le principe qui a fait tranchant entre Lacan et l'Association psychanalytique internationale, à savoir : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Ce principe mériterait à lui seul une soirée de ce séminaire d'enseignement d'accueil car son sens n'est pas acquis d'emblée. Il en sera évidemment question ce soir sans y mettre un point final. À ma connaissance, il fut énoncé pour la première fois dans la version écrite de la « Proposition du 9 octobre 1967 » et « est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position⁹ ». C'est dire son importance.

La structure de cette procédure n'a pas varié depuis sa mise en place en 1969, seule a été modifiée la composition de ce qui fut, autrefois, le jury d'agrément à l'AFP, remplacé, aujourd'hui, par un cartel de passe propre à chaque passe. C'est un dispositif hors analyse¹⁰, « hors transfert » qui permet à un analysant s'y sentant prêt, de témoigner du passage spécifique de l'analysant au psychanalyste. Pour ce faire Lacan a imaginé un dispositif en chicane : le « passant » — soit l'analysant en question — tire au sort, dans un chapeau qui lui est présenté, les noms de deux analysants appelés « passeurs », eux-mêmes désignés par leur analyste parmi ceux qui seraient susceptibles d'entendre quelque chose de ce moment de passage, de bascule. Ce « passant » parle donc, séparément, aux deux « passeurs ». Après ces rencontres, chaque passeur témoigne de ce qu'il a entendu, toujours séparément, devant un cartel de passe constitué à cet effet. Le cartel, à l'issue de son travail, répond par une nomination A.E., Analyste de l'École, ou pas, puis se dissout.

⁷ J. Lacan, « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 870.

⁸ B. Lemérer, « La passe, la cure et l'institution », *Carnets* n° 14, mars-avril 1997, pp. 6-12.

⁹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243.

¹⁰ J. Lacan, « Elle n'a rien à faire avec l'analyse », Congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande Motte, 1-4 Novembre 1973, *Lettres de l'E.F.P.*, n° 15, p. 189.

Lacan souligne un point qui mérite d'être souligné pour saisir la chose. « Cette place — il parle de la place dans le discours analytique et dans l'institution psychanalytique — implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme¹¹. » La « demande » concerne le fait que le passant ne peut se proposer à la passe qu'à la condition qu'il le demande. Qu'il se fasse lui-même « objet » de l'expérience, avec le risque que cela comporte¹². Nul ne peut le faire à sa place ; ni un copain, même bien placé, ni son contrôleur encore moins son analyste. Cela fait partie de l'autorisation.

Qu'attendons-nous de cette machinerie ? Qu'elle produise des énonciations susceptibles d'être collectivisées sur son objet : le désir de l'analyste que Lacan qualifiait de « ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert¹³ ». « Collectiviser » ce n'est pas « divulguer », ce qui serait obscène, ce n'est pas non plus « célébrer », ce qui serait indécent, « collectiviser » c'est mettre dans le collectif, c'est mettre à la disposition, partager avec les membres d'une école cette « chose qu'on ne savait pas mais qui, si elle était produite dans un récit, pourrait, devrait se reconnaître dans sa nouveauté singulière¹⁴ ». C'est ce qui fait la singularité du désir de l'analyste mais aussi ce qui rend possible qu'il puisse être reconnu par « quelques autres¹⁵ ». Donc que ce qui a été entendu par le cartel de passe puisse être transmis à un public plus large sans crainte d'un dévoilement impudique ; la castration étant là pour y veiller.

Revenons maintenant aux différentes manières dont Lacan a présenté cette « affaire » originale, cette fois au sens d'un scandale comme on dit « l'affaire des diamants de Bokassa » ou, plus près de nous, « l'affaire Pénélope F. ».

¹¹ J. Lacan, *Autres Écrits*, op. cit., p. 244.

¹² « J'ai énoncé que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. C'est incontestable, mais comporte un risque. J'ajoute que ce risque, dans la passe, il n'est pas obligé de le courir. Il s'y offre délibérément ». Il s'agit d'une lettre, adressée à Elisabeth Roudinesco, qu'elle publie partiellement dans *Histoire de la psychanalyse en France*, Tome 2, 1925-1985, Paris, Seuil, 1986, p. 638.

¹³ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, op. cit., p. 844.

¹⁴ J.-G. Godin, « Soirée du collège de la passe du 9 novembre 1995 », *Carnets* n° 8, pp. 25-32.

¹⁵ Voir à ce propos les textes de Anne-Marie Braud, « La formation de “quelques autres” : une version d'école ? » dans *Carnets* n° 44. Mars-avril 2003, pp. 9-34 ; et celui de Jean François, « Quelques autres... », dans *Carnets* n° 30, mai-juin 2000, pp. 15-20.

Plus l'enseignement de Lacan avançait, plus l'expérience se déplaçait, plus la manière dont Lacan présentait la passe se réduisait à une épure et se simplifiait. D'une formule un peu sophistiquée en 1967, Lacan l'énoncera d'une manière on ne peut plus simple en 1978.

« La seule chose importante, c'est le passant, et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste¹⁶ ? », disait Lacan à Deauville.

C'est ça la finalité de la passe ; *savoir* par quel étrange chemin s'est formé, s'est créé, s'est inventé dans la cure d'un analysant, dans son expérience même, à son insu, un « désir inédit¹⁷ », *le désir de l'analyste, au point qu'il [l'analyste] s'y autorise de lui-même ?* Cette question semble simple mais y répondre simplement serait prendre le désir pour ce qu'il n'est pas, à savoir un vœu, un vouloir être, une envie ou un projet. Car cela ne va pas de soi qu'un analysant, même ayant poussé son analyse « au point qui en figure la finitude¹⁸ », se lance dans ce « métier impossible ». Alors, comment ça se produit et pourquoi ça se produit, quand ça se produit, ce truc qui fait que l'analyste s'autorise de lui-même, s'y autorise hors du champ de l'identification à l'analyste, hors du champ de « l'examen de passage », hors d'une logique professionnelle, hors de la cooptation ou du pèse-personne ? Pour tel analyste qui rechercherait cette garantie-là, celle des pairs, Lacan avait prévu le titre d'A.M.E., analyste membre de l'École « constitué simplement par le fait que l'École le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves¹⁹ ». On pourrait appeler cela, un peu cyniquement, une garantie professionnelle. La passe s'inscrit, elle, dans un autre champ, celui dit « de la performance²⁰ » ; elle déplace la question de la « compétence », de « la suffisance », sur celle du « désir de l'analyste ».

Comme il l'a souvent marqué Lacan cherchait à savoir « pourquoi quelqu'un qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste²¹. »

¹⁶ Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les *Lettres de l'École*, 1978, n° 23, pp. 180-181.

¹⁷ J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 309.

¹⁸ *Ibidem*, p. 246.

¹⁹ *Ibidem*, p. 243.

²⁰ Communiqué du Jury d'agrément, 9 février 1969 : « La décision du jury d'agrément, pour tout dire, se joue au tranchant qui sépare la performance de la compétence. »

²¹ J. Lacan, Séminaire XIX, ... *Ou pire*, Seuil 2011, séance du 1^{er} juin 1972, p. 194.

Pour « quelqu'un qui sait ce que c'est » que de faire subir à un analyste les affres de son transfert, son angoisse et sa détresse, son amour et sa haine, sa tendresse et sa violence, en bref « sa condition humaine » et « inhumaine », le réduire à la fin de la cure à un déchet et ce, sans remords ni culpabilité, mais pas sans une pointe de nostalgie ; donc pour quelqu'un qui sait tout ça de sa propre cure, comment peut-il accepter d'en vouloir occuper la place ? Dans le moment de passe, je parle de celui qui se produit dans la cure, analysant et analyste sont pris en même temps dans un mouvement de bascule où l'un, l'analysant, « voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme²² » dont il est destitué, et l'autre, l'analyste, chu comme objet *a* se voit frappé d'un « désêtre » où « se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir²³ ». Comme vous le voyez, on est loin d'un *happy end*.

Par cette procédure et ce mode de « sélection », Lacan a substitué la « formation du désir de l'analyste » à la « formation professionnelle du psychanalyste ». Cela pose naturellement la question de la transmission de la psychanalyse et de « la formation » ou « des formations » du psychanalyste. Ceci est une autre histoire et il serait un peu compliqué de la déplier ce soir. Mais j'insiste tout de même pour souligner qu'à ces deux conceptions, « désir de l'analyste » ou « savoir-faire technique », correspondent deux bords de « la formation » ou « des formations du psychanalyste », et chaque analyste a le choix de privilégier un côté plutôt que l'autre, « ce qui l'engage de manière différente dans son rapport à la psychanalyse²⁴ ». Deux côtés qui ne s'opposent pas, ni ne se complètent, qui ne cernent pas le même bord de la position de l'analyste.

Une dernière question pour terminer mérite que l'on s'y penche rapidement.

Pourquoi Lacan a-t-il mis hors circuit de cette procédure l'analyste du passant, car on peut supposer que s'il y en est un qui pourrait en dire quelque chose du désir de son analysant, c'est bien l'analyste du passant, surtout à la fin de la cure ? Celui-ci, en tout cas à l'EpSF, ne peut pas faire partie du cartel de passe qui décide ou non de la nomination.

Donc, pourquoi cette mise à l'écart ? Je répondrai à cette question sur deux versants, de la logique et de la structure.

²² *Ibidem*, p. 254.

²³ *Ibidem*.

²⁴ Voir le texte de B. Lemérier, « La passe, entre héritage et invention : retour sur un moment de notre histoire » dans *Carnets* n°45-46, mai-octobre 2003.

La logique d'abord, si c'était pour réintroduire l'analyste du passant en bout de course, il n'y aurait eu aucune raison d'inventer un appareil aussi lourd qui mobilise autant de monde. Si c'était pour en revenir à une enquête auprès de l'analyste du passant et de son ou de ses contrôleurs il n'y aurait pas besoin de ce détour. La passe c'est autre chose, c'est d'abord l'énonciation du passant, puis l'écoute des passeurs et enfin le travail du cartel de passe qui donne sa réponse.

La structure maintenant. Claude Dumézil rapportait de son expérience au jury d'agrément de l'EFP que les passants livraient, à travers les passeurs, « des pans entiers de non-analysé ». En effet un « dire, ça laisse des déchets²⁵ », c'est bien ce qui se produit dans la cure, mais peut-on traiter ces déchets au lieu même de leur production ? Un déplacement n'est-il pas nécessaire ? Il est non seulement nécessaire pour le passant mais aussi pour l'analyste du passant du fait que c'est un point de réel qui ne peut qu'échapper à la cure. C'est le travail qui s'opère dans la passe là où « ces déchets » peuvent être recueillis. On pourrait appeler ça une usine à retraitement. Bien sûr ce « retraitement » en produit d'autres, des déchets.

« Ce qui est certain, disait Lacan toujours à La Grande Motte, c'est qu'il y a au moins certains des passants qui ne pourront jamais oublier ce qu'a été pour eux [...] cette expérience de la passe²⁶ ». En effet, là par où est passée la passe, la pratique de l'analyste s'en trouve modifiée, sa position dans le transfert s'en trouve rectifiée à la mesure de ce que fut l'expérience elle-même. Lacan sentait bien qu'il y avait là quelque chose qui ne pouvait s'effacer, je dirai qui a été « marqué par une coupure », c'est ce qui lui confère son statut d'acte. Ça peut, par moment s'oublier, mais jamais s'effacer.

Mais l'affaire n'est pas close. J'ai laissé en suspens de nombreuses questions qui s'y rattachent. Quel rapport ce fameux « désir de l'analyste » entretient-il avec l'histoire du sujet ? Lacan donne quelque élément de réponse dans la *Lettre aux italiens* :

Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité).

Je dis déjà : c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. À ses congénères de « savoir » la trouver²⁷.

²⁵ J. Lacan, Congrès de La Grande Motte, *op. cit.*, p. 71.

²⁶ *Ibidem*, p. 189.

²⁷ *Ibidem*, p. 308.

Quels effets, la passe a-t-elle eu dans les sociétés de psychanalyse ? A-t-elle répondu à ce que Lacan cherchait à résoudre à savoir le hiatus entre la psychanalyse personnelle et la psychanalyse didactique, la solidarité entre la panne de la psychanalyse et la hiérarchie²⁸ ? Enfin, en quoi la nomination d'analystes de l'École a-t-elle contribué à sortir les sociétés de psychanalystes de la logique des groupes ?

Toutes ces questions ne seront pas traitées ce soir, je les laisse en suspens ainsi que quelques autres, je vous invite donc à prendre le relais et poursuivre le travail.

²⁸ *Ibidem*, p. 245.

Ghislaine Capogna-Bardet, Françoise Bresch, Helena D'Elia, Christiane Dostal-Berjoan, Fanny Émilie Jeandel, Solal Rabinovitch, Dora Yankelevich Szermann

Pourquoi la passe ?¹

Cette question semble de prime abord discordante avec une École qui a choisi d'avoir la passe pour cœur. Certes le Collège est le lieu de la procédure et du dispositif lui-même, et ses élaborations s'articulent à partir de ce lieu-là. Mais il en est autrement pour les membres. Nous sommes quelques-uns à nous être réunis et à avoir travaillé autour de la question « pourquoi la passe ? ». En premier lieu, s'interroger sur ce que peut être la passe pour chacun aujourd'hui permet à chacun de remettre en jeu, au regard de son expérience actuelle, la mise engagée au moment de son entrée à l'École. Puis, il est certain que l'existence de la passe crée un lien particulier dans l'École, ouvert sur un horizon de la cure. Ce lien particulier est sans cesse modifiable par la présence, parmi les membres, de passeurs et de passants. C'est un lien léger, mais non inconsistant. Dans ce lieu-là du lien, la question initiale « pourquoi la passe ? » déplie d'autres questions qui interrogent tantôt l'attente de l'École, tantôt le désir d'un sujet.

Il y a la nécessité, à la fois pour une École et pour les psychanalystes, de questionner la formation des analystes. Comment se fabrique un analyste ? Y répondre entraîne l'approche d'un savoir de la cure qui soit non seulement singulier, mais troué, contrevenant à d'autres savoirs. Un savoir construit sur de la destitution subjective. Il ne s'agit pas là seulement de l'incomplétude du savoir (qui est partiel et limité, ce que sait tout bon universitaire) ; car, si le savoir est troué, c'est en tant qu'il n'y a aucun espoir de le compléter. La passe incarne quelque chose de ce savoir-là.

Fabriquer un analyste, ça passe aussi par la question de la fin de l'analyse, lorsqu'elle ouvre sur un devenir analyste qui consiste à occuper la place de ce qu'on sait à quoi on a réduit son analyste : un savoir destitué, un désêtre. Comment interroger la fin de l'analyse à la lumière de l'expérience de la passe ?

¹ Texte prononcé le 9 mars 2017 à Paris dans le cadre de « L'enseignement d'accueil : concepts de la psychanalyse » de l'EpSF.

Qu'est-ce que la passe soutient de la pratique analytique ?

Un tel savoir analytique, issu d'une destitution du sujet supposé savoir à la fin de l'analyse, objecte à tout savoir doctrinaire qui serait posé au départ. Être poussé à la passe, c'est un mouvement qui pousse l'intime au collectif, comme le mouvement des astres pousse à la science. La nomination nomme ce mouvement. Il y a donc une subversion de la pratique analytique par l'existence de la passe, l'analysant devenant, à l'occasion, passeur ou passant.

Dans ce mouvement, se pose la question de l'extériorité. Les analystes praticiens membres de l'École constituent une « communauté d'expérience » qu'on peut situer dans l'espace intérieur d'un tore (son âme), tandis que la dimension associative de l'École se situe dans l'espace extérieur (axe central vide du tore) qui est en continuité avec l'extériorité. Les cures sont l'âme de l'École, la psychanalyse à son horizon.

Dans le passage de l'intime de la cure à la communauté analytique, le dire de la passe porte-t-il des effets au-delà ?

Si l'adresse du passant à l'École est autre chose qu'une demande d'être nommé analyste, autre chose que le désir d'occuper la fonction que l'École lui proposerait, il y a un « x » du désir qui soutient cette adresse. Un « x » qui concerne le rapport à l'École et, au-delà de l'École, à la psychanalyse, énigme que la nomination ne lève pas. C'est la passe comme expérience et comme question qui peut soutenir, pour tous les membres, une communauté d'expérience.

La présence, au sein de l'École, de l'expérience de la passe nous permet-elle d'affronter le discours de la science où se déclinent les questions actuelles : autisme, santé mentale, biologie moléculaire, holding pharmaceutiques et création de pathologies conformes aux nouvelles molécules comme aux catégories DSM, etc. Pouvons-nous contribuer à l'élaboration d'un front de la psychanalyse face au progrès de la science et au rouleau compresseur du néolibéralisme ? Pour perdurer, la psychanalyse ne doit-elle pas se servir d'un savoir singulier, troué, à inventer, plutôt que d'un savoir totalisant ?

Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à la passe ?

Être poussé à la passe supposerait-il un moment qui précipite le sujet en un acte ? Moment où emporté dans le mouvement irrépressible du franchissement d'un pas (s'il s'agit du passant), du consentement d'un oui (s'il s'agit du passeur), de l'acceptation de la charge à endosser (s'il s'agit

d'être au Collège), il ne peut pour chacun en être autrement. Qu'importent alors les dissensions institutionnelles, les individualités rencontrées aux différentes places de la procédure, qu'importe la « petite histoire » de nos passions imaginaires. Qu'est-ce qui détermine ou permet que ce moment vienne au jour, que le précipité trouve à se constituer dans le fonctionnement de la procédure par le pas du passant ?

Ce « pas » ne sera **pas sans** un écho, un signe, la résonance d'un poème laissant à entendre le vide du désir à l'œuvre, là où la parole du « pas-encore-passant » saura trouver une adresse (un support ?). Rendre ce pas possible, c'est ce que peut faire une école dans le discours du temps, par sa façon de consentir à revenir en arrière, à réinterroger sans cesse son montage, comme y a consenti notre École.

Témoigner c'est prendre le risque de la parole dans une expérience de parole mise en jeu dans un dispositif qui n'est plus celui du deux (deux corps parlants en présence) de la cure, mais celui du pluriel du dispositif de passe, dans le mouvement passant du deux au trois, de l'intime de la cure à l'école.

Dans la cure l'analysant a appris à lire. Cette lecture rencontrera cependant son impossible lorsqu'il s'agira pour lui d'entreprendre celle du passage du psychanalysant au psychanalyste dans le dispositif de la cure. Est-ce que c'est ça qui va le pousser dans un autre dispositif afin de donner à lire cet impossible à partir d'une autre dit-mension ? Si la cure permet à l'analysant de faire « son nœud » en apprenant à lire, la lecture de ce qui faisait exister et tenir ce nœud, de ce qui le dénouait ou en opérait la coupure, ne pourra avoir lieu qu'après-coup. Lecture qui pourra se faire dans un dispositif d'école mettant en jeu un tiers lecteur. Le montage de la passe répond à cette dit-mension du *Witz*. Le passant qui aura appris à lire dans sa cure sera-t-il confronté, à ce moment même, à la destitution du sujet supposé savoir ?

Dans l'expérience de parole offerte par le dispositif de passe, il proposera à d'autres, passeurs, cartel, la possibilité de cette lecture. Il pourra produire un dire sans rien savoir de la lecture qui en sera faite ; il se trouvera, dans cette opération, troué, transformé et voué à passer d'une place de sujet demandeur à celle d'objet de lecture. La lecture du temps de la procédure échappera au passant, dépossédé de son corps (regard et voix) et délesté des signifiants qui l'animèrent auprès du passeur.

Qu'est-ce qui s'est fabriqué dans l'enfance puis dans la cure, qui conduit quelqu'un à devenir analyste ? Le témoignage dans la passe peut-il conjuguer ces deux moments ?

Qu'est-ce que la procédure de la passe permet de saisir qui ne peut être saisi dans la cure ?

Faire fonctionner la passe comme expérience de parole liant l'intension et l'extension, du dispositif de la cure au dispositif de passe, à l'entre-deux de l'individuel et du collectif, là où vient disparaître le sujet dans l'entr'aperçu de l'objet qui cause son désir, ne serait-il pas ce qui permettrait de saisir ce qui ne peut l'être autrement que dans la procédure, à savoir, comme nous l'indique Éric Castagnetti, par « le forçage qui contraint le passant à constituer le cœur de son analyse en texte privé de sa voix et de son regard » ? L'éprouvé de cette privation mise en acte dans la procédure, pas sans le pas du passant, pas sans le support des passeurs, et pas sans la lecture du cartel, constitue le maintien du vif de ce savoir comme troué, support en creux d'une position à soutenir dans l'au-delà de la communauté analytique. C'est dans le réel de cette chicane de la procédure que peut reparaître tel ou tel signifiant forclos de l'histoire du sujet.

Rencontres du Collège de la passe à Paris

Christiane Dostal-Berjoan

Pourquoi la passe ?¹

Ce que je vais vous dire fait état du cheminement de mes questions à partir d'une réflexion commune.

Quelqu'un qui, par les hasards de la vie est devenu mon ami, est aussi récemment devenu témoin de Jéhovah. Mon ami s'en remet, corps et âme, à la parole de l'Ancien Testament qui a pour lui valeur de vérité incontestable ; au cours d'une discussion agitée que nous avons eue à ce sujet, lui et moi, il s'est défendu comme il le pouvait : moi-même, en tant que psychanalyste, est-ce que je ne m'en réfère pas à mes livres? Sous-entendu ma bible...

Cette confrontation est venue directement à la rencontre de ce qui m'a poussée à m'inscrire dans ce groupe à son début ; la montée du religieux, le souci des effets de la psychanalyse dans le social... Avec cette idée que si on peut en attendre quelque chose, c'est à la condition que la psychanalyse ne fonctionne pas elle-même comme une religion. Et que c'est sans doute l'existence de la passe dans une école, qu'on la fasse ou qu'on ne la fasse pas, (et peut-être tout simplement, au-delà de ce qui se pratique dans les différents lieux, le fait de son existence, de son invention ?) qui peut l'en préserver... Elle peut, mais je ne crois pas que ce soit garanti.

Avec mes petits amis... — je m'arrête pour dire ce qui m'a traversée au moment où j'écrivais ça ; je me suis dit qu'il y avait beaucoup d'amitié dans mon histoire, et ça m'a fait penser que c'est là, semble-t-il, récemment un thème de travail pour les analystes... Je pense à une intervention de Bertrand-François Gérard à Nîmes en 2014 qui est reprise

¹ Ce texte a été présenté à l'occasion d'une Rencontre proposée par le Collège de la Passe le 21 janvier 2017 avec le Collectif « Pourquoi la Passe ? ». Il est issu du travail avec ce Collectif (texte collectif présenté à la séance du 9 mars 2017 de l'Enseignement d'Accueil), et avec le Collectif « Lien et Dé-liaison » qui l'a précédé.

La forme orale de l'intervention a été conservée.

dans les *Carnets* dans laquelle il évoque une « amitié de travail² », je pense à l'intervention de Guy Lérès à Lyon en janvier à laquelle je n'ai pas assisté mais à propos de laquelle j'ai entendu prononcer le mot « fraternité »...

Avec mes petits collègues et amis, donc, qui sont accueillants dans une Maison des Adolescents de Seine Saint Denis, et qui comptent beaucoup sur la psychanalyse pour tenter d'y voir plus clair, nous avons lu un peu attentivement certains chapitres d'un livre qui nous a paru parler de choses qui nous concernent, celui de Karima Lazali, *La parole oubliée*³, présenté à la Librairie de l'école en automne. Dans la suite, nous avons aussi relu (lu pour certains, relu pour d'autres) « Psychologie des foules et analyse du moi » à quoi, évidemment l'auteure renvoie ses lecteurs.

Karima Lazali est psychanalyste, et algérienne.

Les passages de son livre que nous avons lus sont centrés sur la réalité de l'Algérie, post guerre civile ; guerre civile dont on peut dire qu'elle est la manifestation extrême de la dissolution du lien social.

Sur ce qui s'est passé en Algérie pour qu'on en arrive là, je ne reprends pour notre usage que succinctement un argument riche et complexe...

Dans l'Algérie postcoloniale, la question de l'identité s'est refermée sur l'imposition par le pouvoir politique d'un idéal totalitaire, à la fois religieux et linguistique, dans une collusion de la langue et du Coran, destiné à faire consister une origine purifiée, identifiable, proposée non comme mythe, mais comme vérité inaltérable. Par rapport à cet idéal, guère d'écart possible ; l'exclusion de l'altérité a fait retour dans le meurtre du semblable dans une guerre de l' « entre-nous ».

« Grâce à Dieu ! » nous n'en sommes pas là... Mais ça peut nous faire réfléchir...

Freud définit la foule comme « une somme d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en

² B.-F.Gérard, *Horliste, qu'as-tu fait de ton âne ?*, *Carnets* de l'EpSF 96, mai-septembre 2014, p. 67.

³ K. Lazali, *La parole oubliée*, Chapitre « Guerre civile et position(s) de l'étranger » et suivants, Toulouse, Érès 2015.

conséquence identifiés les uns aux autres⁴ » se fabriquant ainsi une « pseudo identité homogène » comme le dit Karima Lazali.

La représentation graphique que Freud donne à l'appui de sa formule est celle d'une structure qui se tient (si elle s'effondre, sur le versant psychologie collective, c'est la foule et ses avatars).

Elle se tient, à condition que les différents éléments qui la constituent, le moi, l'objet, l'idéal du moi soient maintenus dans un certain écart ; il me semble que cet écart, qui permet de vivre et travailler ensemble avec nos différences, n'est garanti qu'à la condition que l'objet central, l'objet a^5 , à partir duquel se fait l'identification soit évidé.

Pourrait-t-on dire que la passe dans notre collectif école occupe cette place ? Qu'elle a cette fonction ?

De chaque passe émerge un savoir singulier, non su, qui ne lève pas l'énigme du désir de l'analyste. Ça va à l'envers de la production d'un savoir plein.

Dans nos discussions au sein du groupe « pourquoi la passe », nous avons abordé la question de la nomination. Nommer n'est pas nommer à, pas à une fonction. C'est une évidence, ça semble clair pour tout le monde.

Ce qui est nommé, c'est quelque chose, plutôt du côté du trou du savoir, de ce qui ne peut pas se dire.

Si j'en ai quelque idée, sans avoir d'expérience directe de la passe, c'est que quelque chose passe malgré tout dans cette école... ou alors c'est l'analyse?

Ce qui est nommé, ce n'est pas un analyste, pas quelqu'un ! Il n'empêche que ça reste quelqu'un.

Et qu'il y a toujours des dérives possibles. Nous sommes tous des « quelqu'uns » même si on pourrait attendre de nous qu'on le soit un peu moins que d'autres.

Je ne pense pas qu'il y ait grand monde parmi nous qui se prenne pour...

⁴ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » [1921], *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot.

⁵ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séance du 4 juin 1964, Le Seuil.

Par contre, est-ce qu'il ne nous est pas arrivé — et ça aura sans doute participé du malaise — de supposer à certains d'entre nous plus d'expérience et plus de savoir, et du même coup du pouvoir ? Chose assez absurde, puisque s'il est possible que certains aient plus d'expérience, voire en sachant un peu plus, ce n'est pas de ça dont il s'agit et ça ne donne aucun pouvoir !

Est-ce sur la question de l'enseignement que s'est fabriqué un malentendu qui nous a contraints à réaffirmer que la passe était l'affaire de tous les membres de l'école, et pas seulement de quelques-uns ? Pourtant, ces réunions étaient publiques, donc ouvertes à tous. Pourtant il y a eu des témoignages qui ont fait transmission.

Je vais me risquer à aborder une question qui me tient à cœur dont je ne prétends pas me débrouiller mieux que quiconque, qui concerne les modalités de nos « communications », je ne me réfère pas particulièrement à l'enseignement du Collège, et surtout pas à ce dernier Collège ; c'est une remarque plus générale.

Est-ce le style, est-ce la langue ? Nous nous exprimons parfois d'une façon bien compliquée qui donne l'idée d'un savoir non partageable. Est-ce que ça ne contribue pas à faire consister le savoir ? À le sacraliser ?

Ça m'a, pardonnez-moi, souvent fait l'effet d'une langue savante, étrangère. Ça ne facilite pas les choses pour intervenir dans les débats après nos exposés.

Je me demande si nous ne pourrions pas, sans nous priver de nos outils conceptuels, ni renoncer à la rigueur nécessaire, faire un effort de traduction, être plus explicites, pour avoir quelque chance de « faire passer » la psychanalyse, d'en faire entendre quelque chose en dehors de notre cercle ?

Comment trouver les mots pour mon ami ? Pour le quidam. Comment accueillir les jeunes professionnels sans les faire fuir ?

Nous déplorons le rejet dont la psychanalyse est l'objet. — Y a-t-il vraiment de quoi s'étonner ? La psychanalyse travaille dans le sens inverse de la foule et représente nécessairement un danger pour le corps social. — Puissions-nous juste ne pas y contribuer.

Tribune libre

Fanny Émilie Jeandel

La passe

Qu'est-ce qu'on nomme ?

L'acte de nommer¹

Il y a là la dépouille, reste abandonné du vivant qui l'animait, parfois enveloppée de bandelettes alignées comme les lignes d'un cahier Seyès, serrées et régulières, attendant l'écriture.

Il y a aussi les pièces rondes apposées sur les yeux ou glissées dans la bouche pour l'obole à Charon — coût inévitable qu'il va falloir payer pour franchir la passe et traverser le Styx.

Et puis, il y a le passeur, Charon, poussant sa barque emportant avec lui les traces de l'objet... un parfum... le goût sucré d'un mets évoquant le défunt... une couleur chaude... un regard... une chanson peut-être et quelques signifiants glissant vers l'autre rive... Passeront-ils ? Survivront-ils à l'oubli, à l'effacement de ce qui aura été ?

Seul ce qui aura pu s'écrire de ces traces, lues par d'autres, passera au-delà des vivants.

Les Égyptiens ne s'y trompaient pas, eux, qui redoutaient plus que tout la seconde mort, celle où l'effacement du nom pilonné sur la statuaire du Mastaba, faisait catastrophe irréparable, bien plus qu'une mort physique.

L'oubli du nom s'imposera à Freud aux abords du réel, et c'est par l'image et la brillance des lettres qui insistent que cet oubli sera levé.

De quoi le nom de Signorelli sera-t-il alors le nom après ce passage-là ?

Ni grecque, ni égyptienne, la traversée proposée par la procédure de la passe ne participe-t-elle pas de la même métaphore² ?

S'agit-il alors tant de donner nom, de nommer quelque chose, dont on rechercherait en vain la substance ou le sens, ou alors tel le nom inscrit sur une pierre tombale, de juste marquer — quelque part, du seuil de la cité des vivants qui parfois viennent à visiter les lieux désolés de ces rives — qu'un quelconque aura passé, Trois-passé³.

¹ Prononcé lors d'une réunion de *l'a-troisième* le 28 janvier 2017.

² Merci à Lughan Roger qui aura nommé pour moi cette métaphore du Charon.

³ Trait-passé ?

Une nouvelle embarcation, des passes...¹

Et voilà, l'aventure des sept se termine bientôt. Ni nains, ni mercenaires, ni fantastiques, car sept ne fait pas Un, sauf à l'entendre comme Un qui affirme la radicalité de la différence. Un Collège de la passe est un collectif où les singularités de chacun ne s'effacent pas. En tout cas c'est comme cela que j'analyse la vie de ce Collège. Jetés dans l'aventure de la passe, nous l'avons été chacun, un à un. Il nous a fallu composer avec ce nouveau mode de désignation, une nouvelle embarcation et ses conséquences dans l'École.

Il y a eu des périodes d'enthousiasme, de doute, de perplexité, des moments d'écoute, d'échange, de partage, d'entente mais aussi des situations de désaccord et de tension. La parole a toujours été notre seul guide en dépit de ses limites et des pièges inévitables de l'imaginaire.

Chacune et chacun est venu au Collège de la passe de l'EpSF avec ce qui du discours de la psychanalyse le tient mais aussi avec la singularité de son rapport à la passe. Là, à cet endroit, et quelle que soit la spécificité du mode de désignation, chacune, chacun, a éprouvé son acquiescement à participer au Collège de la passe de l'EpSF. Chacune, chacun, a vécu la force de son engagement. Ainsi, le lien à la passe s'est établi de manière singulière, particulière, pour chaque membre du Collège au-delà même des différences sous-tendant sa participation : les trois derniers AE, plus trois membres élus par l'école et un septième choisi par les six premiers. Il n'y a eu aucun sous-ensemble puisque pas d'ensemble. C'est cette singularité caractéristique de chacun qui a permis qu'émerge un collectif, un travail collectif.

Pour paraphraser Lacan, je dirais qu'au cours de ces mois de Collège, nous avons appris à travailler dans la nuit. Peut-être est-ce pour cela que nous avons été maladroits. Nuit ai-je dit. Oui c'est un des signifiants qui a traversé nos interventions lors des rencontres autour de la

¹ Prononcé lors de la réunion interne de l'EpSF le 11 décembre 2016.

passé. Nuit présente entre autre dans la poésie de Serge Leclaire, *Urlinda* et le roman *La petite lumière* de l'écrivain italien Antonio Moresco.

Cette manière de vous présenter trois interventions les unes derrière les autres, sans pause, est sans doute une illustration de ce travail tout en étant une de ses productions. Mais tout cela est peut-être resté peu lumineux pour un certain nombre d'entre vous. Pourtant, l'éclair n'éclaire-t-il pas seulement dans la nuit ?

Évoquer la nuit, l'obscurité, me renvoie au titre d'un ouvrage du regretté critique d'art Daniel Arasse, *On n'y voit rien*. Le regard qui observe un tableau parcourt et englobe la toile pour la saisir dans son ensemble alors même que c'est le détail qui permet de faire sens. Le sens non pas pour expliquer et conclure mais pour indiquer une direction, une ouverture. Nous vous avons amené dans le noir de la nuit, de la passé, mais nous étions avec vous dans cette nuit. Les nuances du noir sont multiples, le peintre Soulages nous l'a bien montré. La lumière sur ses toiles n'offre-t-elle pas au regard de l'observateur un camaïeu de noir ?

La poésie nous a menés jusqu'au bord du vide. Et c'est là un deuxième signifiant que je veux relever dans notre travail. Comment parler du vide autrement qu'en se frottant au bord qui le délimite? Cela s'appelle tourner autour du pot. Nous l'avons fait, tourner autour du pot. C'est vrai que cela n'a rien d'excitant surtout à notre époque où tout doit se soumettre à l'injonction de clarté à des fins d'évaluations. C'est le vide médian qui nous a intéressés. Le vide médian n'est pas le trou où l'on peut chuter, tomber, mais il est ce qui élève et éclaire puisqu'il est le souffle, entre la douceur du Yin et la force du Yang. Lieu absent mais nécessaire, il est ce qui permet la transformation mutuelle de ces deux entités et ouvre à l'infini. Me revient ici la phrase de Giacometti que je cite de mémoire, l'ayant lue ou entendue je ne sais où, « Je n'ai encore rien compris alors je continue ! »

Enfin, nous sommes arrivés au silence, troisième signifiant, que nous n'avons pas encore porté à vos oreilles quoique la présence la fois dernière et la fois prochaine, en janvier — d'autres interventions que celles des membres du Collège — est en soi une forme d'émanation du silence. J'espère que le projet de l'un d'entre nous d'évoquer le silence pour la psychanalyse et la passe à partir de l'interprétation, la manière de jouer de Richter, pourra se réaliser. Puisque, en effet, nous n'en n'avons pas fini !

Trois signifiants, nuit, vide, silence, se détachent. Que peut-on en faire ? Esquisser une question ou plutôt une succession de questions. Questions qui me semblent avoir parcouru le Collège depuis sa constitution en mars 2015. Y a-t-il un savoir de la passe ? Comment faire passer si c'est le cas ce savoir de la passe ? N'y a-t-il pas une butée si l'on considère ce savoir comme effets de réel et non comme un savoir constitué, définitif, analysable objectivement et évaluable ? Comment supporter de parler autour du pot, du vide, du trou, sur la nuit et le silence ? Comment parler de l'insupportable du sujet qui conduit, nous dit Lacan, le psychanalyste à éviter son acte ?

En Gironde, se trouve le Bassin d'Arcachon. À son embouchure se trouvent des passes que doivent emprunter les pêcheurs avec leur bateau pour entrer et sortir. Deux fois par jour la violence de l'océan Atlantique s'y engouffre et crée un chenal. Ce passage est un piège dangereux. Ces passes sont étroites, et le passage est agité car entrent et sortent du bassin quelque 200 à 400 millions de m³ d'eau. Le courant dû à la marée, à la houle et au courant le long du littoral recompose sans cesse le paysage marin. Les bancs de sable se déplacent. Les passes s'ouvrent et se ferment régulièrement, une au Nord, une au Sud. Et un jour chacun s'attend à ce qu'elles se referment ! Le bassin d'Arcachon deviendrait alors, faute de passes, un lac ! Quelle tristesse ! Et une École de psychanalyse sans passe, qu'est-ce que c'est ? Une association de psychanalystes ! Bah ! Quelle tristesse !

Alors, pour terminer, je dirais tout simplement : « Merci aux passants de se risquer dans ces eaux agitées de la passe. Merci à eux et aux quelques autres, donc à chacune et chacun de vous, merci de vous frotter à l'insupportable pour que les passes ne se referment pas. »

Rencontres du Collège de la passe

à Marseille

Fanny Émilie Jeandel

Les temps du passant¹

« Hors limite, hors les murs », c'est le nom d'un Festival reliant quelques institutions de St Denis à Bobigny, de Bobigny à Bagnolet qui a eu lieu en mars cette année.

Un bus transportant tout un jour une dizaine de lecteurs parcourut le trajet d'une médiathèque à l'autre.

Au cœur de ce trajet, l'œuvre d'un auteur se déroulera par stations, le matin les livres de jeunesse, le midi une lecture musicale autour d'un *Paquebot dans les arbres*², et puis après avoir évoqué les sombres temps de Ravensbrück³ la journée s'achèvera par un échange de l'auteur avec un discutant et avec son public autour du thème « Écriture des corps, corps de l'écriture ».

Nous fûmes deux de l'École⁴ à nous retrouver là, parmi d'autres, à entendre l'auteure, Valentine Goby, évoquant ce qui, pour elle, signe le geste de l'écrivain :

« Pour moi, dit-elle, il n'y a pas d'autre intérêt que raconter les corps, premier territoire commun.

Je n'ai de rapport au monde que par l'expérience des choses.

Pour écrire, j'ai besoin de l'expérience, ce n'est pas de l'imagination, il m'est impossible de restituer en dehors de (l'expérience) de la sensation.

Pour l'auteur, dit-elle, il s'agit d'arrêter de nommer. Toutes les injonctions qu'on fait au lecteur « j'ai peur, je suis triste » pour évoquer des sentiments, pour moi, c'est un échec littéraire ;

Pour le lecteur il s'agit qu'une déduction, et non une injonction, se fasse à partir d'une somme de sensations que l'écriture évoque.

Chaque fois que, par l'écriture, on nomme de l'extérieur ce qui est en train de se passer, c'est qu'on n'a pas réussi à transmettre ce qui de la sensation a pu se transmettre et permet au lecteur de nommer lui-même. »

¹ Prononcé lors des Rencontres du Collège de la passe le 13 mai 2017 à Marseille.

² V. Goby, *Un paquebot dans les arbres*, Arles, Actes Sud, 2016.

³ V. Goby, *Kinderzimmer*, Arles, Actes Sud, 2014.

⁴ Nicole Martin et moi-même.

Puis elle poursuit, « *dans la littérature, c'est un endroit où on peut prendre le temps, le temps de l'écriture, on peut prendre le temps de résoudre un certain nombre de nœuds qu'on n'a pas le temps de résoudre dans la vie ordinaire* ».

Elle clôturera ainsi l'échange et le trajet de cette journée faite de lieux et temps différents tissant de ces paroles le lien social et féminin qui parcourt son œuvre jusqu'à cet horizon, mœbien sans le savoir, tout à la fois terrible et lumineux, sans cesse dit et exploré dans chacun de ses livres :

« La mélancolie ? dit-elle, c'est le mot que je déteste le plus, il est honni.

La nostalgie, c'est la mort, c'est du suicide.

J'ai juste envie que ce que j'écris s'inscrive dans la vie.

La vie va vers la mort mais dans ce temps-là, j'ai envie que l'avenir ait un sens ;

je ne peux voir la vie autrement qu'avec ce mouvement vers la lumière, sinon j'arrête, pas que d'écrire, j'arrête tout ».

De son écriture, un autre auteur, Patricia Janody, dira à Paris lors de son intervention à l'EpSF à propos de son dernier ouvrage *Hors-zone*⁵ que « les concepts analytiques y sont travaillés en creux, ils ne sont pas nommés, c'est un parti pris d'écriture ». Il s'agit pour elle « d'écrire quelque chose qui puisse se lire par des gens qui ne sont pas formés à la psychanalyse pour y inclure ceux qui sont dans le processus avant même de le savoir ».

Rencontre du déjà là rendue possible par le renoncement de l'auteur à nommer pour que s'évoque en creux ce que l'autre pourra un jour nommer à son tour : pour l'un ne pas nommer pour que l'autre nomme lui-même, trajet de l'écriture, chemin de passe...

Que la performance ne donne pas lieu à nomination et signe, en cela, l'échec d'un geste ne signifie pas qu'il n'y aura eu ni expérience, ni mouvement.

Aussi, c'est par le bout du temps et de l'espace qu'il ouvre qu'il m'a paru possible d'évoquer pour vous l'expérience d'une passe pour laquelle le cartel n'aura pas pu conclure à une nomination.

⁵ P. Janody, *Hors-zone. Une clinique de l'embranchement*, Paris, Epel, 2016.

Précipité – Précipice – Un temps – Un lieu –
Bords d'un début d'expérience – Pas d'autres possibilités – cela
s'impose

Il est temps.

D'abord, il y aura eu une phrase venue d'un dit Collège, bordant un lieu, résonnant de la voix du poète au regard du peintre, qui rend soudain possible le franchissement d'un pas aux abords d'une question « suivre un fil qui s'est imposé à moi⁶ », dira Élise Champon.

L'invite faite, il n'y avait plus qu'à suivre.

Temps précipité, hâte comme l'on dit souvent, fébrilité du corps tendu vers le lieu inconnu d'une expérience redoutée à la mesure d'un idéal, et désirée soudain. Cela s'impose — c'est une nécessité — il faut y aller — maintenant, il est temps.

Alors, la cadence du train scande la pensée, un espace-temps nouveau s'ouvre lorsqu'il s'agit de dire à l'un des passeurs, puis à l'autre, dans un rythme soumis à la géographie, aux heurts du quotidien, au silence des vacances diverses.

Et puis, se déploie au-delà des contingences et des nécessités, un temps propre au dire qui vient à commander la suite de l'expérience.

Un temps éperdu, coloré de non-savoir, s'allonge alors ou se rétracte et fixe les rencontres. Aucun projeté, aucune anticipation ne se révèlent possibles. L'a priori s'effondre, il n'y a plus qu'un pas qui succède à un autre dans un étonnement. Plus de hâte ; un chemin ; une respiration.

Holzweg qui s'enfonce dans la forêt profonde, chemins qui ne mènent nulle part⁷, épaisseur de l'instant, pesanteur du moment, goûté enfin.

Présent.

L'étendue entr'aperçue d'un lieu ancien teinté d'abandon, de tristesse, rencontre l'épuisement du dire qui porte à l'affleurement au corps de sensations fugaces qui furent longtemps à oublier et qui, soudain, reviennent par vagues renversantes.

La goutte d'eau glisse lentement sur la joue enfin redessinée par des cascades irrépressibles qui surgissent inopinément. Un geste, un

⁶ É. Champon, « Exposer, témoigner », Rencontres autour de la Passe du 2 avril 2016 à Bordeaux, *Carnets de l'EpSF*, n° 105, janvier-février 2017, p. 9.

⁷ M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

mouvement cent fois exécuté retrouve la saveur de la première fois repoussée au lointain.

Un lieu oublié revient par bribe, peuplé d'une solitude redoutée, déjà su de toujours et qui s'impose.

Vient alors le moment où le texte se détache — il faut s'en détacher, le confier à un autre, aussi perdu que vous. On n'en sait le destin, porté par l'inconnu, vers d'autres qu'on ne connaît plus. L'intime déroulé laisse nue, sans attache, isolée, le corps vide dans un temps éphémère qui n'a plus début ni fin.

Éprouvé de l'épreuve — inouï de l'éprouvé d'un impossible à savoir — faire tout cela pour ça ! — deuils de ce qui fut — vanité du parcours — non-sens — quand cela va-t-il finir ?

Le terme des rencontres sera posé.

Un instant, l'illusion d'une fin soulage et miroite au corps guilleret, allégé du poids d'un dire délesté sur un autre : qu'il s'en débrouille, à eux de jouer !

Le jeu tourne court, le temps est retrouvé et compté : 48 heures de réalité tapageuse et bruyante se dissolvent quand un autre temps s'ouvre, alors, trouvant son nom d'attente.

La solitude est là, l'impossible du groupe vient à s'éprouver, il n'est pas possible de retrouver séminaires et collègues dans un échange plus ou moins joyeux : le corps résiste, il ne veut pas. Fatigue, désolation voient s'égrener les mois — quand cela va-t-il finir ?

Une bonne couche de « je n'en veux rien savoir » patine les journées sans couleurs, tandis que les rêves s'enfuient et échappent, laissant le dormeur exilé de l'éveil de ses nuits.

Inconfort de ce temps dont on ne sait pas la fin, pour quoi faut-il attendre ? Qu'est-ce que nommer ?

Tous les lieux fréquentés jusqu'alors, d'école ou pas d'École résonnent de cette question : que nomme-t-on ?

Éprouvé de l'impossible. Une phrase revient de la Troisième, celle de Lacan, un peu bancal sans doute dans son souvenir « On ne peut à la fois en être et y être ». Il n'est pas possible au passant d'être là, dans deux lieux à la fois. Aussi, pour un temps, l'absence se fera sentir.

Cependant, dans ce temps d'isolement, d'inconfort, au seuil de l'impossible s'ouvre ce lieu discret, ce lien léger et solide appelé communauté d'expérience, enfin touchée.

Le fil du funambule le parcourt, la transparence d'une eau vive réchauffe le corps, peuplée de petits poissons aux saveurs étrangères et au

nom qui claque comme un souvenir d'enfance, offert et partagé, éclat qui raccroche à un père ; force d'une embrassade dans la pénombre silencieuse ; témoignage d'un autre sur un reste d'angoisse issu de ce temps-là et que l'écho du parcours évoqué vient ramener au présent, réouvrant ce moment, l'entraînant ailleurs, vers une autre fortune. « Quelque chose aura passé sera-t-il dit au passant » par l'un de ces quelques autres, chahutés dans ce temps, aux franges de l'expérience.

Tout à coup, il n'y a plus eu d'attente.

Le temps à nouveau se transforme, d'attente supposé vide et déserté, il s'est fait temps de l'expérience vécue et partagée dans l'invisible. Y affleure quelques bouts d'écriture mise en commun qui font bord et terminent un travail destiné à l'école, institution, ou hors institution.

Inouï d'un temps où se clôt et éclot nombre de ces travaux qui passeront au public par la voix d'un ou d'une autre, en l'absence du passant occupé à sa passe.

Étonnement — le temps du passant résonnerait-il avec le temps de l'École en ce qu'elle fait école ?

Qu'un seul vienne à s'engager dans l'expérience vient-il à déformer la visibilité du groupe au point singulier où gîte la communauté d'expérience, invisible et discrète, s'étendant bien au-delà du seuil de l'institution qui porte le dispositif dans son effectivité ?

Mouvement, danse subtile.

Danser sur un fil ouvre à un temps bien particulier.

Le *Traité de funambulisme*, petit livre lumineux, m'aura été offert par l'un de vous, l'un de cette communauté d'expérience, que je remercie encore pour ce texte qui m'aura accompagnée « dans ce temps incertain et de grande patience ».

Suivons donc le funambule Philippe Petit sur son fil⁸ et sur ce qu'il dit de sa pratique de funambule :

Non, le fil n'est pas ce que l'on imagine.

Ce n'est pas l'univers de la légèreté, de

L'espace, du sourire.

C'est un métier.

Sobre, rude, décevant.

Et celui qui ne veut pas mener une lutte acharnée

D'efforts vains, de dangers profonds, de pièges,

⁸ Ph. Petit, *Traité de funambulisme*, Arles, Actes Sud, coll.Babel, 1997.

*Celui qui n'est pas prêt à tout offrir pour se sentir vivre,
Celui-là n'a pas besoin de devenir funambule.
Surtout il ne le pourrait pas.⁹*

[...] Pénétrer l'éclat lumineux à la recherche de sa source.

*S'enfoncer pour rejoindre où rien ne respire, le noir qui s'y cache.
Poursuivre et atteindre de l'autre côté de la lumière une clarté
éblouissante, une splendeur bruyante, humide, tourbillonnante souvent
sans couleur. On verra se former comme à travers un miroir noir un fil
luisant et intouché. C'est l'image de ce qu'on cherche. Brouillée aussitôt
par les feux d'artifice de nouvelles impressions.*

*Dès qu'il tient cette image, le funambule peut vivre d'espace. Des
heures durant, des morceaux de jours, avec l'espoir d'un arrêt du temps
que personne ne remarquerait¹⁰.*

[...] Le terrain du funambule se limite par la mort¹¹.

Chemin faisant, le réel de la mort si longtemps retenue à distance
croisera le chemin du passant ; un seuil s'entr'aperçoit, celui d'un lieu
jusque-là évité ; une question s'écrit, se dit, au tout bord de l'École :

S'agit-il alors tant de donner nom, de nommer quelque chose, dont on
rechercherait en vain la substance ou le sens, ou alors tel le nom inscrit
sur une pierre tombale, de juste marquer - quelque part, du seuil de la
cité des vivants qui parfois viennent à visiter les lieux désolés de ces
rives - qu'un quelconque aura passé, Trois-passé¹².

C'est dans ce temps où il n'y a plus de temps que surgira la voix
de l'un du cartel annonçant à la fois le terme de la procédure et le début
d'un autre temps, celui de l'après-coup.

L'annonce semble surgie de nulle part au milieu du jour,
surprenante, inattendue, découpant de silence le bruissement affairé d'une
journée de travail ordinaire et banal.

Une offre à nouveau est faite, les quelques-uns, qui furent
membres du cartel, s'offrent à la rencontre si elle est souhaitée.

Un rêve au matin suivant vient en écho : « le passant est monté pas
sans d'autres, dans le bac du passeur, Charron poussant sa barque, la
traversée n'aura pas encore été faite mais le pied est bien là posé sur la
barge glissant entre deux rives. Il n'y a plus qu'à y aller. »

⁹ *Ibidem*, p.32.

¹⁰ *Ibidem*, p.77.

¹¹ *Ibidem*, p. 82.

¹² Cf. plus haut, p. 35.

Le chaos s'ensuit, envers de la dissolution immédiate du cartel qui laisse un trou dans l'adresse désormais impossible à cette instance déjà passée.

La rencontre avec l'un du cartel ancien, au-delà du cri poussant à « tout cesser », « tout arrêter », ramènera la question lue et sitôt oubliée qui clôturait le texte¹³ qui fit, quelques mois plus tôt, comme un appel « Qu'est ce qui ne cesse pas de ne pas passer ? »

L'expérience aura donc ramené le passant pas passé à cette question première qui l'aura précipité à son insu, dans la procédure et le concerne ; question qui, elle, aura passé ; question à prendre en compte encore et encore...

Fin qui n'est qu'un début, le rêve le dit, la traversée ne fait que commencer.

L'expérience n'aura pas été vaine pour le passant en ce qu'elle aura ouvert en son terme à l'invention d'un lieu oublié, démenti¹⁴, gelé dont les coordonnées singulières auront revu le jour, point aveugle criant, entendu celui-là, offrant en écho à celle qui aura été passant le cerne de ce lieu incertain, palpitant, reste à *a* border en ce temps de dégel entre corps, folie et psychanalyse, pas sans l'écriture.

¹³ E.Champon, « Exposer, témoigner », *op. cit.*

¹⁴ Vincent Bourseul m'aura passé ce terme glissé du *Verleugnung* qu'évoque aussi Solal Rabinovitch dans son dernier livre *L'ange, le fou, le savant et le psychanalyste*, Ed Erès 2017, ou encore Frédérique Saldès dans son article paru aux *Carnets* 65, « Passe et démenti », septembre-octobre 2007.

Catherine Molin

Un temps qui s'écoute¹

Je vais tenter ici de faire passer quelque chose de mon temps de passeur, quelque chose des effets du dispositif sur la perception du temps.

La passe. Le mot m'évoque toujours d'abord une image, un dessin ou un tableau : un homme, de profil, sur une barque, avance tranquillement dans l'eau d'un lac. Ça se passe en Afrique et le temps s'écoule doucement, comme une eau qui coule.

Et pourtant, j'ai gardé de mon temps de passeur le souvenir très vif que, dans la passe souvent, le temps cesse de tranquillement s'écouler. Il forme des flaques, se change en torrent, se fige comme du gel, tourne en rond à toute vitesse comme dans le tambour d'une machine à laver.

Le geyser sort du chapeau : lapin blanc d'Alice, figé d'abord dans une image arrêtée, une main de magicien le tenant fermement par les oreilles, puis détalant à toute allure jusqu'à s'engouffrer dans un large terrier.

Je lis les mots de Lewis Carroll² : « Un instant plus tard, elle s'y enfonçait à son tour, sans du tout s'inquiéter de savoir comment elle en pourrait ressortir. »

Sortie du chapeau, désir déguisé en hasard, et précipitée dans « une chute très lente ». Plus de geyser, le temps devient cotonneux et blanc.

Le temps des rencontres avec les passants prit des formes tout à fait nouvelles.

Je vous lis une phrase de Nabokov dans *Ada ou l'ardeur*. C'est Van qui parle d'Ada et rapporte ce qu'il appelle le « système de sagesse » de sa cousine :

La vie de l'être humain se décomposait en un certain nombre d'éléments ou « choses » classifiées et hiérarchisées : les « choses vraies » peu fréquentes et d'un prix inestimable, les simples « choses »

¹ Prononcé lors des Rencontres du Collège de la passe le 13 mai 2017 à Marseille.

² Lewis Carroll, *Les aventures d'Alice aux pays des merveilles*, Paris, Flammarion, 1972, pour le texte ; Éditions Grasset et Fasquelle, 1974, pour les illustrations.

qui formaient le tissu banal et quotidien de l'existence, et les « choses fantômes » ou « brouillard », comme la fièvre, les maux de dents, les atroces déceptions et la mort. Trois ou quatre choses formaient une « tour » lorsqu'elles survenaient simultanément, un « pont » lorsqu'elles se succédaient de façon immédiate. Les « vraies tours » et les « vrais ponts » étaient les joies de la vie ; quand par surcroît les tours se présentaient en série, alors on accédait à la félicité suprême ; mais cela n'arrivait presque jamais. Dans certaines circonstances et sous certains éclairages une « chose » neutre pouvait paraître ou même devenir en effet « chose vraie »³.

Cette phrase, relue dans les jours qui ont précédé mon arrivée au Collège est, pour moi, ce qui s'approche au plus près de l'inédit de l'écoute du passant. Pas plus que le temps, les mots ne coulent de source, il s'agirait plutôt d'une construction architecturale en mouvement constant qui entraîne le passeur dans un voyage en trois dimensions. L'écoute est sportive, l'attention est rassemblée et pourtant se perd parfois, au détour d'un dire du passant, dans un temps reculé et intact de sa propre histoire. Vertige et oubli. Vertige de la rencontre de ce morceau de temps, manipulable comme une étoffe et oubli des mots du passant qui ont précédé, provoqué ce moment.

Puis c'est l'attente du témoignage, sorte de grossesse d'abord sans date de délivrance avec la question des femmes enceintes « mais comment celui que j'héberge va faire pour passer ? » Comment garder bien au chaud la voix et le regard du passant, avec quelles précautions se mouvoir si on est traversé à son insu par un précieux éclair, avec quelles prudences s'émouvoir si on a la charge de « recueillir le témoignage qui se présente au passage de la qualité d'AE », comme le dit Lacan dans la proposition de 1967.

Le temps entre l'écoute du passant et le témoignage devant le cartel, temps distendu qui fait craindre l'oubli, la perte de quelque chose d'une vérité de la voix du passant.

Et cette phrase de Sophie Calle, entendue à la radio, sur son travail de témoignage artistique qui revenait sans cesse « c'est arrivé, ça s'est passé, ce n'est pas la vérité ».

Il me semble que la passe est une performance poétique.

³ Nabokov, *Ada ou l'ardeur*, Livre de poche Biblio, 1990, p.101.

Et pour finir, je vous lis à nouveau un passage d'*Ada ou l'Ardeur*, un passage qui parle du temps et de la voix.

Ada et Van, séparés pendant de longues années vont se retrouver. Durant cette longue séparation, Van a écrit un livre sur « la texture du temps ».

Dans cet extrait, il raconte l'appel téléphonique qui précède les retrouvailles.

En ressuscitant le passé et en le reliant au présent, aux montagnes bleu ardoise qui s'assombrissaient par-delà le lac, au sillage du soleil couchant dont les paillettes dansaient entre les feuilles du peuplier, la voix au téléphone constituait la pièce maîtresse de la perception la plus profonde qu'il eût du temps tangible, le scintillant « à présent » qui était la seule réalité de la texture du Temps⁴.

En écrivant ce texte, des paroles entendues, des extraits de livres (je vous les ai lus) revenaient sans cesse, insistaient à chaque ligne, comme si parler de mon temps de passeur ne pouvait se faire qu'avec d'autres mots que les miens.

⁴*Ibidem*, p.661.

La pulsion de mort

Enseignement d'accueil :
les concepts de la psychanalyse

Jeanne Drevet

Parler de la pulsion de mort ?¹

J'ai accepté d'intervenir dans le cadre des « enseignements d'accueil », dont la finalité est d'exposer des concepts, à l'adresse de ceux qui ne les connaîtraient pas forcément, ce qui exclut d'en tenter une élaboration.

Prière d'insérer :

Pur moment d'inconscience quand même : on ne parle pas impunément de la pulsion de mort, en octobre, ce qui m'oblige à commencer par quelque chose qui serait comme une prière d'insérer.

En relisant, il y a quelques jours, ce que j'avais écrit, je réalisai soudain que l'écriture était « pétrifiée », c'est le mot qui m'est venu. En réalité, j'étais prise dedans, comme on dit « pris dans les glaces ».

Il faut dire que peu de temps auparavant, m'est revenu un texte, non par hasard mais par la grâce de l'amitié, que j'avais lu plusieurs années auparavant, *Le Palais de glace*, de Terjev Vessas, auteur norvégien.

À l'instar de Unn, cette fillette qui entre dans le palais de verre que les gels de l'hiver norvégien ont édifié près de la cascade, qui avance, avance toujours, sans se rendre compte qu'elle se fige peu à peu et qui n'arrivera pas à rejoindre la sortie, je suis restée, à mon insu, figée sur l'origine de la pulsion de mort, que Freud élabore, dans l'« Au-delà du principe de plaisir ». Je reviendrai sur mon intérêt pour ce texte.

Introduction

Il faut d'abord opérer une rectification du titre donné à cette séance, où la pulsion de mort s'y annonce seule ; Freud parle plutôt des pulsions de mort et surtout ces pulsions s'inscrivent dans une pensée foncièrement dualiste : les pulsions de mort sont étroitement liées, intriquées dans les pulsions de vie : impossible de parler des premières sans référence aux secondes. Demande impossible que celle-ci : « je ne te dis pas de vivre, je te demande de ne pas mourir », que tente Shinji Aoyama

¹ Prononcé dans le cadre des enseignements d'accueil de l'EpSF le 9 octobre 2016. Nous avons conservé le caractère oral de l'intervention

cinéaste japonais, dans son film *Eureka* (1999), pour essayer de sauver un jeune garçon, victime d'un attentat, au cours duquel toute sa famille a été tuée, qui se laisse glisser vers le néant.

Cependant, quelque chose les distingue : les pulsions de mort œuvrent en silence, alors que les pulsions de vie font tant de bruit qu'elles ont tendance à recouvrir les premières, au point de nous faire passer à côté de celles-ci.

Disons tout de suite, en quelques mots, que la pulsion de mort — je reprends le singulier par facilité de langage —, c'est d'abord cela : le mouvement de la vie est, dès son apparition, affecté, entravé par le mouvement inverse, qui pousse à retourner à l'inertie, à la désintégration, la dislocation ; l'inverse, en somme de ce qu'on trouve chez Spinoza selon lequel « Nulle chose ne peut être détruite, sinon par une cause extérieure ».

La pulsion de mort, « entre psychanalyse et philosophie », selon les rencontres de Castries, qui lui étaient consacrées en 2003, pourrait être présentée, à partir de la philosophie donc, ou bien encore de ce qu'en attestent ses représentations dans le champ artistique, littéraire, théâtral, ou cinématographique.

À commencer par la culpabilité tragique qui a tant enseigné la psychanalyse, cette « responsabilité sans faute » diraient les juristes — peut-être une faute ancienne qui leur a été transmise —, ou en laissant parler Blanchot et son écriture du désastre, ou bien encore Bataille et son expérience intérieure, aussi bien que les films d'un Béla Tarr, l'œuvre de Virginia Woolf — lisez *La mort de la phalène*, par exemple —, la liste serait longue des œuvres traversées par la non-évidence de la vie, dont on aimerait qu'elle suffise, mais qui ne va pas de soi.

C'est, je crois, la douleur d'exister, celle qui pousse à enjoindre la vie à faire silence, que Claude Régy, metteur en scène de théâtre, cherche, depuis 60 ans, à représenter. Avec sa nouvelle création à Nanterre, un film vient de sortir sur lui, *Un régal pour les vautours*. Si on n'y prend pas garde, on peut entendre, dans ce que Claude Régy ne cesse de répéter, qu'il a été confronté, à 23 ans, à la mort. Mais, en réalité, ce n'est pas la mort qui fonde ses recherches mais bien plutôt ce par quoi elle est advenue, puisqu'il s'agit du suicide de son ami.

Où l'on voit que la pulsion de mort n'est pas la mort et pourrait même constituer un déni de celle-ci comme événement.

La pulsion de mort n'est-elle pas un concept ? C'est une question. Yves Bonnefoy, par exemple, tient le concept — qu'en qualité de mathématicien il connaissait bien — pour une fuite devant la mort.

Tout ceci pour dire que la pulsion de mort s'atteste ailleurs que dans l'imagination débordante des psychanalystes.

La multiplicité des approches révèle que, sous quelque forme qu'on tente de la donner à voir, elle se heurte à de vives résistances — je pense par exemple aux malentendus auxquels Jean-Jacques Beineix a eu affaire, lors de la réception de son film *Mortel transfert* — résistances qui ne sont pas sans lien avec celles auxquelles la psychanalyse se heurte.

Mais puisqu'il s'agit de présenter ici les fondamentaux de la psychanalyse, je vais m'en tenir à l'histoire de la pulsion de mort dans ce champ. C'est Freud qui la nomme dans l'« Au-delà du principe de plaisir² » publié en 1920 et il faudrait, bien sûr tenter de voir, autant que faire se peut, ce qu'elle devient chez Lacan. Peut-être bien est-ce d'ailleurs ce que vous attendez, car cette affaire est réputée plus compliquée chez ce dernier que chez le premier.

Je ne suis pas sûre d'avoir le temps de le faire. Et puis, ne vaudrait-il pas mieux laisser résonner cette pulsion de mort freudienne telle quelle si je puis dire, faire silence, en quelque sorte pour bien entendre ce que Freud a voulu nous dire ? C'est une vraie question.

Freud, qui a fait preuve d'une très grande prudence pour avancer ce qu'il a appelé une « hypothèse spéculative », dont il craignait un usage inflationniste, nous prévient de ne pas en forcer la signification. Forçage que nous éviterons, par exemple, en nous gardant bien de justifier trop vite la pertinence de ce concept par une lecture hâtive des diverses formes actuelles d'agressions et de cruauté. Nous reviendrons sur l'actualité de la pulsion de mort qui ne se trouve pas forcément là où on la croit.

Enfin, vie et mort étant inextricables l'une de l'autre, il n'existe pas d'acte de déliaison absolue. On ne se débarrasse pas facilement de la vie.

Rappelons-nous de la légende d'Empédocle, qui, voulant disparaître à jamais, s'est jeté dans l'Etna, mais dont la lave a rejeté ses sandales de bronze.

Préhistoire de la pulsion de mort, que cette figure, Freud ne l'ayant peut-être que réinventée.

² S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *OC*, tome XV, Paris, PUF, 1996. Toutes les citations qui vont suivre sont issues de cette édition.

Située dans le cadre des enseignements d'accueil, cette séance est bien placée, puisqu'elle vient notamment, après celle consacrée à la pulsion présentée par Françoise Samson et celle sur la répétition, présentée par Ludovic Gadbin. Pulsion et répétition sont des notions essentielles dans l'élaboration de la pulsion de mort mais sur lesquelles je ne m'étendrai pas, me contentant de vous renvoyer à ce qui en a été dit.

Mais avant de commencer vraiment, je vais vous raconter un court dialogue que j'ai eu cet été, avec un petit garçon de 9 ans.

Cet enfant me raconte, de façon passionnée, qu'il va recevoir prochainement une armée de cavaliers supplémentaires, ce qui rendra les batailles organisées avec ses copains plus exaltantes encore, le clan ennemi y étant mis à mort plus vite. Obsédée par ma pulsion de mort, je lui demande : « Pourquoi tant de batailles, de morts, dans vos jeux ? »

Il me répond à peu près ça : « parce qu'il faut bien éliminer les méchants qui font du mal aux gentils. »

Je continue : « Mais pourquoi mettre des méchants ? Vous n'avez qu'à mettre que des gentils et les faire vivre entre eux. »

Cette question l'a laissé muet pendant quelques instants mais très vite il a trouvé la réponse suivante : « mais non, ça ce n'est pas possible, parce qu'alors... il n'y aurait pas d'histoire. »

Commençons enfin

L'« Au-delà du principe de plaisir » est l'un des moments importants de l'histoire analytique, dont Lacan souligne que « dans leurs apories mêmes », nous y retrouvons « une arête authentique du terrain sur lequel nous nous déplaçons ».

Les questions posées à Françoise Samson, après sa présentation de la pulsion — pulsion tout court, si je puis dire — ont bien montré qu'il nous faut sans cesse revenir à l'« Au-delà du principe de plaisir ».

Lacan nous en prévient d'ailleurs : « Si les psychanalystes étaient capables d'entendre ce que leur maître a dit de l'instinct de mort, ils sauraient reconnaître qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme³. »

³ J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », paru en 1958 et publié ensuite dans les *Écrits*.

Quelques mots du contexte scientifique

La pulsion de mort — c'est un discours, dira Lacan — s'inscrit, évidemment dans d'autres.

La conception du rapport de la vie à la mort opposait déjà les médecins dans des termes qui peuvent nous familiariser avec ceux qu'on va retrouver dans l'« Au-delà du principe de plaisir ».

Ainsi Claude Bernard dans une conférence donnée en 1875, intitulée « Définition de la vie » soutenait que « ce que nous appelons phénomène de vie est au fond phénomène de mort organique » et qualifiait d'erreur vitaliste l'affirmation de Bichat et Cuvier, selon laquelle « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », formule reprise par Lacan, je crois, qui cite plusieurs fois Bichat, justement.

La pensée du début du XX^e siècle est très influencée par les recherches des embryologistes et par les théories physiques sur les systèmes organiques. L'opposition qu'on trouve dans ce champ (attraction/répulsion) a servi de modèle pour la pensée de la pulsion.

Avant l' « Au-delà du principe de plaisir », dans le champ freudien

Si Freud est le premier à nommer les pulsions de mort, il reste que l'on trouve plusieurs des notions qui le conduisent à le faire, dans un article de Sabina Spielrein publié en 1912 « La destruction comme cause du devenir ». Je souligne : comme cause et non pas condition.

Notons que Sabina Spielrein use du terme de *Trieb* qui est traduit par « instinct » avec une note des traducteurs expliquant que *pulsion de mort* est réservé à l'usage par Freud de *Todestrieb* et qu'ils rendent pulsion de mort par *instinct de mort* quand c'est Spielrein, Jung ou Carotenuto qui l'emploient.

Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, qui interroge l'ambivalence de l'instinct de procréation, part de l'idée que la libido peut tout embellir ou tout détruire et qu'il y a un danger inconnu lié à l'acte sexuel.

Sur le plan biologique, même chez l'humain, la fécondation n'est pas sans lien avec la mort, en ce qu'elle anéantit des cellules sexuelles qui représentent des éléments primordiaux, contenant sous une forme condensée, l'organisme tout entier. Ces processus de destruction et de constitution se précipitent et ne sont pas sans effet sur le psychisme, d'où l'ambivalence des sentiments produits par l'instinct de procréation qui est suscitée par la composante destructrice de l'instinct sexuel lui-même.

Sur le plan psychique, sa thèse est la suivante : tout contenu psychique apparaissant dans la conscience est le produit d'une différenciation, effectuée à partir de contenus plus anciens, situés dans l'inconscient.

Mais le Moi n'est pas d'un seul bloc et obéit à deux tendances opposées :

1) Le moi individuel est issu de la tendance à se différencier du Nous, c'est-à-dire de l'espèce, qui renvoie à l'instinct d'autoconservation. Statique et uniquement positif, cet instinct maintient le Moi en état de cristallisation et protège l'état individuel contre toute influence extérieure.

2) Dans le rapport à l'autre, c'est l'opération inverse : pour rendre le contenu conscient accessible à nos semblables, nous le soumettons à une indifférenciation, c'est-à-dire, on lui ôte son caractère spécifique individuel et on le traduit, en une forme générale, reconnaissable par toute l'espèce, c'est la forme symbolique — c'est le cas des œuvres d'art, par exemple ou des mots, aussi bien ; reconnaissance commune, puis identification ou pas du spectateur : cette seconde tendance, opposée à la précédente, tend à la dissolution et à l'assimilation du nouveau processus de différenciation qui naîtra de ce retour à la « matière originelle ».

Cette seconde tendance renvoie à l'instinct de conservation de l'espèce, lequel est un instinct de procréation.

Le véritable plaisir du Moi, c'est d'obéir à ces injonctions plus profondes, celles du Nous, de l'espèce donc. C'est le retour de l'archaïque : cela fait penser à ceux qu'on appelle les « demeurés » mis si souvent en scène par Claude Régy, qui souligne la richesse de ces êtres qui sont « restés en l'état », n'ont pas été déviés d'un savoir originel par les contraintes de l'évolution.

Mais attention, il incombe à cet instinct de détruire l'être ancien avant de créer le nouveau, et il comporte, au contraire du précédent, un élément positif et un négatif ; il est essentiellement ambivalent : impossible de faire intervenir l'un de ses éléments sans l'autre. C'est un instinct dynamique qui a pour but la modification de l'individu, sa « résurrection » sous une forme nouvelle.

D'où ce paradoxe, qu'au fond de lui l'individu a quelque chose qui le pousse à se faire du tort à lui-même (masochisme primaire).

Cette seconde tendance est évidemment nécessaire pour sortir le Moi de son inertie, sauf que nulle modification ne peut avoir lieu sans la destruction de l'état antérieur.

Comment s'en sortir ? par l'amour

Lorsque règne l'amour, le Moi, cet obscur tyran, périt. Pour la personne qui aime, la dissolution du Moi dans l'être aimé représente en même temps la suprême affirmation de soi, une nouvelle vie du Moi en la personne de l'autre.

Mais en l'absence d'amour, la modification psychique et physique de l'individu sous l'action d'une puissance extérieure, telle que l'acte sexuel la comporte, ne peut qu'engendrer des représentations de destruction et de mort⁴.

Sabina Spielrein considère, en conclusion de son texte, avoir par ses exemples — en particulier celui de la *dementia praecox* [la schizophrénie] — « suffisamment démontré que l'instinct de procréation comporte, du point de vue psychologique et conséquemment aux données de la biologie, deux composantes antagonistes, et qu'il constitue donc, autant un instinct de vie qu'un instinct de destruction⁵ ».

Freud, qui fait de la libido une pulsion de vie et qui ne peut admettre qu'elle comporterait un élément destructeur, ne pouvait que contester ces conclusions.

Cet article a été discuté aux séances du mercredi et Freud s'est montré très vivement critique.

Pour le défendre, les curateurs des minutes de la société psychanalytique ont dit que si on pouvait avoir l'impression que, sous l'influence de Jung, Spielrein aurait formulé longtemps avant Freud, l'hypothèse que la pulsion de vie consiste en deux pulsions opposées, pulsion de vie et pulsion de mort, en réalité, ce qu'elle soutient c'est que la pulsion sexuelle, c'est-à-dire la pulsion de vie, la pulsion de création, contient elle-même une composante destructrice.

L'« Au-delà du principe de plaisir » comporte une référence expresse à ce texte, dans une note en bas de page, où Freud écrit : « Dans un travail riche de contenu et de pensées, mais qui, malheureusement, n'est pas toujours pour moi parfaitement transparent, Sabina Spielrein a anticipé toute une partie de cette spéculation. Elle désigne la composante sadique de la pulsion sexuelle comme “destructrice”. »

⁴ Sabina Spielrein, « La destruction comme cause du devenir », *Sabina Spielrein. Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Psychanalyse, 1981, p. 242.

⁵ *Ibidem*, p. 256.

En tout cas, *La destruction comme cause du devenir* est un texte vraiment très intéressant d'où Freud a repris la notion d'Eros, par exemple.

Mais on y trouve aussi la division de l'individu (*dividu*) et un rapport au langage et au symbolique anticipant le signifiant lacanien.

L' « Au-delà du principe de plaisir »

C'est un texte doublement daté, non au sens où il serait dépassé mais :

- d'une part, parce que 1920, c'est l'année de la mort brutale de Sophie, la fille de Freud, survenue en janvier, ce qui, selon certains critiques, n'est pas étranger à l'élaboration de ce concept.

Précisons qu'une première ébauche de l' « Au-delà » fut écrite entre mars et mai 1919, dont la parution n'eut lieu qu'en décembre 1920, après une reprise du texte par Freud. C'est dans une lettre à Eitingon du 8 février 1920 que Freud fait référence aux pulsions de mort, sans doute pour la première fois. Il semble certain que le chapitre 6, où il nomme les pulsions de mort, a été écrit au cours du premier semestre de 1920 et ajouté au texte initial.

Notons que Freud parle longuement dans ce texte de son petit-fils (jeu du fort/da), fils de Sophie.

- d'autre part et surtout, ce texte fait date en ce qu'il procède à un remaniement de la théorie pulsionnelle freudienne.

Rappelons que chez Freud, la pulsion, articulation entre le somatique et le psychique, repose sur une présupposition de nature biologique, transférée dans le domaine psychique. C'est, pour le psychisme, une excitation venue de l'intérieur de l'organisme, qu'il incombe au système nerveux de maîtriser.

L'inconscient est le lieu de motions pulsionnelles infantiles qui sont des excitations du corps érotisé pendant la vie infantile et qui poussent pour venir à la conscience et se décharger par l'affect.

Mais comme nous n'avons pas un accès direct aux pulsions, c'est seulement leurs représentations qui peuvent être distinguées dans les fonctions psychiques.

Ces traces mnésiques de la vie infantile et des désirs incestueux ne sont pas des souvenirs directs de perception mais des traces dérivées de celles-ci, ce qui suppose déjà une élaboration symbolique.

Freud va dire qu'entre ces représentations, l'énergie circule librement (par déplacement et condensation), ce sont les processus

primaires, ceux qui régissent le principe de plaisir. Cette énergie sera liée (maîtrisée) par les processus secondaires du principe de réalité.

Avant l' « Au-delà », Freud distinguait deux groupes de pulsions opposées : les pulsions sexuelles (dirigées vers l'objet) et les pulsions du moi (autoconservation). Cependant les choses changent en 1914, avec « Pour introduire le narcissisme », où le moi apparaît comme le réservoir véritable de la libido qui doit partir de là avant d'être étendue à l'objet. Le moi devient objet sexuel, la libido séjournant dans le moi étant la libido narcissique. Cette libido étant aussi une manifestation de la force des pulsions sexuelles au sens analytique, Freud l'identifiait avec les pulsions d'autoconservation.

La dualité posée jusqu'alors est donc devenue inadéquate.

Nous allons nous attarder sur l' « Au-delà du principe de plaisir » ; Freud écrit ici une histoire du vivant, plutôt du vécu humain d'ailleurs, entre fiction et mythe, cherchant ses fondements aussi bien du côté de la biologie, que, lorsqu'ils manquent, du côté des poètes.

Il s'autorise à avancer par sauts qualitatifs, reconnaissant la difficulté de devoir procéder à partir de représentations imagées.

Les développements peuvent agacer, qui nous conduisent parfois sur la voie de la croyance.

C'est que, dit-il, « Dans l'obscurité présente de la doctrine des pulsions, nous aurions bien tort de rejeter la moindre idée incidente nous promettant des lumières⁶ ».

Certes, on peut penser, comme cela a été dit dans la discussion sur la pulsion, que la sexualité d'il y a des millions d'années est désormais de peu d'intérêt. Cependant, il me semble qu'on ne comprend rien à la pulsion de mort si l'on ne commence pas par là.

Impossible en effet de lire la suite sans cela. Lacan insiste à plusieurs reprises pour nous faire « lire ce texte extraordinaire de Freud incroyablement ambigu, voire confus, de le lire plusieurs fois — sinon vous ne saisissez pas la critique littérale que j'en ferai ». « Ce qu'il faut saisir, c'est qu'il a été forcé de l'introduire pour nous ramener à une donnée aigüe

⁶ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op.cit*, p. 327.

de son expérience, à un moment où on commençait à la perdre⁷ ». Ainsi, c'est bien à la lecture et relecture de ce texte que je dois d'avoir vraiment compris le lien du sexuel à la mort (les allers et retours Freud-Lacan). Nous y reviendrons.

Enfin, les remarques cliniques qu'il comporte ne sont pas forcément inutiles à rappeler, ou à exposer dans le cadre de cet enseignement.

L'« Au-delà » c'est, précise Freud, « plus originel que le principe de plaisir et indépendant de celui-ci⁸ ». Ainsi Freud regarde en arrière, pour penser le vivant à son commencement, d'où l'expression « au-delà ». Car, si Freud énonce d'emblée qu'il opte pour un point de vue économique, il oscille entre un point de vue structural, ontogénique et un fondement historique, phylogénétique, de l'évolution de l'espèce, et c'est ce qui rend difficile la lecture de ce texte ; au-delà de l'expérience clinique aussi bien, puisque la notion de pulsion de mort procède d'une hypothèse spéculative de Freud, lequel reconnaît la difficulté de s'appuyer sur la clinique pour la postuler.

S'agissant de la méthode d'élaboration je vous renvoie à deux articles : celui de Jacques Le Brun⁹, où il examine le statut de l'hypothèse, notion récurrente dans le texte et celui de Brigitte Lemérier¹⁰, qui y voit la méthode-type de la pensée analytique.

I. Freud part de postulats qu'il tient pour acquis

1) La domination du principe de plaisir

C'est le principe de plaisir qui gouverne, régule le cours des processus psychiques ; point de vue économique donc, c'est-à-dire que sentiments de plaisir et de déplaisir sont en relation avec la quantité

⁷ J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, leçon du 1^{er} décembre 1954.

⁸ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 288.

⁹ J. Le Brun, « Réflexions sur la théorie freudienne. À propos d'Au-delà du principe de plaisir », *Carnets de l'EpSF*, n° 6, septembre-octobre 1995.

¹⁰ B. Lemérier, « La pulsion de mort, une spéculation psychanalytique », texte paru dans *La pulsion de mort entre psychanalyse et philosophie*, sous la direction de Michel Plon et Henri Rey-Flaud, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2004, p. 19.

d'excitation, la sensation de déplaisir provenant d'une augmentation de l'excitation et celle de plaisir, d'une diminution de celle-ci.

Le psychisme humain est soumis à une tendance, en fait une loi physiologique, dite du principe de plaisir, c'est-à-dire que l'organisme cherche toujours à retrouver un état de moindre excitation. Le principe de plaisir se déduit du principe de constance, c'est-à-dire qu'il correspond à une quantité d'excitation la plus basse possible — la plus basse de quoi ? dira Lacan —, ou tout au moins constante.

Le principe de plaisir est sous la dépendance des motions pulsionnelles infantiles. Mais le processus primaire de l'appareil psychique est inconscient et dangereux. Il faut donc un filtre qui est la censure du Moi et un principe régulateur qui est le principe de réalité. Le plaisir, dans l'enfance, atteint une intensité qu'il ne connaîtra plus jamais ensuite, mais qui est souvent battu en brèche par ces censeurs que sont les parents.

Mais si le principe de plaisir domine, alors nos processus psychiques devraient conduire au plaisir, ce qui n'est pas le cas, comme le montre l'expérience clinique, révélant ainsi l'existence de forces qui s'y opposent.

Freud passe en revue diverses manifestations d'expériences de déplaisir, dont certaines sont irréductibles à la théorie existante, qu'elles excèdent, en laissant subsister un reste.

Ainsi, comment se fait-il que les rêves répétitifs de la névrose traumatique, ainsi que certains jeux d'enfants révèlent une insistance de l'expérience traumatique, sinon pénible, à faire retour ?

Le jeu du fort/da : l'enfant, pourtant affecté lorsque sa mère s'en va, s'amuse à jeter au loin une bobine qui la représente, puis la ramène à lui, en accompagnant la première étape d'un *fort* qui veut dire loin et la seconde d'un *da* qui veut dire « là ». La première étape est aussi répétée, seule, manifestement comme un jeu.

C'est une autre expérience de déplaisir qui se manifeste dans la clinique qui va permettre de résoudre la question.

2) Une expérience clinique : la contrainte de répétition et la réaction thérapeutique négative dans la cure

Dans la cure, on le sait, la remémoration s'avère impropre à dévoiler l'inconscient caché au patient. Celui-ci est obligé d'en passer par une répétition comme expérience vécue au présent. Le contenu du refoulé comporte toujours un morceau de la vie sexuelle infantile et la répétition se

joue dans le transfert. La névrose antérieure est alors remplacée par la névrose de transfert.

Ici Freud opère une rectification de ce qu'il appelle « une impropriété d'expression » : dans le traitement analytique, ce n'est pas à la résistance de l'inconscient du sujet que l'on a affaire ; « l'inconscient, c'est-à-dire le refoulé, n'offre aux efforts de la cure aucune espèce de résistance, en fait il ne tend, quant à lui, à rien d'autre qu'à se faire un chemin jusqu'à la conscience malgré la pression qui pèse sur lui. » La résistance provient des mêmes couches de la vie psychique où a été effectué le refoulement. C'est une défense, alors que la contrainte de répétition — dont l'origine est dans la structure psychique elle-même — est une manifestation de force du refoulé qui témoigne d'un relâchement du refoulement.

S'il est certain que la résistance du moi conscient et préconscient se trouve au service du principe de plaisir — épargner le déplaisir lié au retour du refoulé —, qu'en est-il de la relation de la contrainte de répétition avec ce même principe ?

Cette contrainte fait revivre des expériences passées qui n'apportèrent que du déplaisir (exemple de la vie sexuelle infantile qui laisse une cicatrice narcissique, une atteinte permanente du sentiment du moi). La répétition elle-même n'est pas sans plaisir, mais c'est un plaisir dans la douleur, soit... une jouissance. Une contrainte pousse à cette répétition — y compris chez les non névrosés avec l'éternel retour du même — qui passe outre le principe de plaisir. À cette contrainte peuvent être aussi rapportées les expériences des rêves du névrosé du fait d'accident et l'impulsion de l'enfant au jeu.

La contrainte de répétition apparaît ainsi « comme plus originelle, plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart ».

Mais à quelle fonction correspond une telle contrainte de répétition ?

II. Freud annonce ici une spéculation

Elle est fondée sur une représentation économique de l'appareil psychique et sur la différence entre énergie d'investissement liée et énergie d'investissement librement mobile, ce qui lui permet de définir le traumatisme.

Il provoque une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'appareil psychique qui est alors submergé

par la quantité d'excitation, laquelle exige d'être liée psychiquement (maîtrisée).

Nous avons vu cela dans le séminaire de l'école sur le trauma, mais rappelons le rôle de l'angoisse, qui, en cas de traumatisme, en amoindrit les conséquences (amortissement du choc, en quelque sorte).

Nouveauté : Les rêves de névrosés du fait d'accident, qui ramènent si souvent les malades dans la situation de l'accident, ne servent pas à la réalisation d'un désir, comme c'est le cas sous la domination du principe de plaisir. Ils ont une autre tâche à résoudre auparavant, laquelle consiste à « rattraper », retrouver la maîtrise d'excitation, dont le manque lors de l'accident a causé la névrose traumatique. Freud : « Ce serait là le lieu de convenir pour la première fois, d'une exception à la thèse selon laquelle le rêve est un accomplissement de souhait ».

Tel est également le cas des rêves survenant dans les psychanalyses, qui, ramenant le souvenir des traumatismes psychiques de l'enfance, (processus primaire, non lié), obéissent à la contrainte de répétition.

Ainsi, la fonction du rêve d'accomplissement d'un souhait n'est pas sa fonction originelle : le rêve ne put s'en emparer qu'après que la vie psychique eut accepté la domination du principe de plaisir.

Ces rêves répétitifs obéissent à une fonction plus originaire : la liaison psychique des impressions traumatiques effectuée par la contrainte de répétition

III. La liaison des excitations pulsionnelles

Cette construction permet à Freud de penser la liaison des excitations pulsionnelles. Il identifie le processus primaire existant dans l'inconscient — rêves — à un investissement libre, alors que le processus secondaire — état de veille normal — est un investissement lié (ou maîtrisé).

L'appareil psychique a pour tâche de lier l'excitation des pulsions du processus primaire, l'échec de cette liaison causant une perturbation analogue à une névrose traumatique.

C'est seulement quand cette tâche de liaison est accomplie que le principe de plaisir et, avec lui le principe de réalité — qui permet de différer le plaisir — peuvent assurer leur domination.

Freud distingue trois situations de contrainte de répétition, décrites auparavant.

Dans les jeux des enfants (dont le fort-da), la contrainte de répétition leur permet de lier psychiquement des expériences de déplaisir ; elle opère donc en accord avec le principe de plaisir.

En revanche, chez le patient, la contrainte répète, dans le transfert, les événements de la vie infantile : les traces mnésiques refoulées de ces expériences ne sont pas présentes à l'état lié et sont donc non aptes au processus secondaire.

Tant que le refoulement n'est pas levé, les manifestations de la contrainte de répétition en révèlent le caractère pulsionnel et, là où elles sont en opposition au principe de plaisir, le caractère démoniaque.

C'est-à-dire que la contrainte est la manifestation du processus de liaison lui-même.

Mais il peut y avoir échec de la fonction de liaison des représentations pulsionnelles refoulées, échec de ce qui serait la fonction aboutie dans le principe de plaisir.

Une contrainte de répétition forcenée, non régulée, c'est là où Freud place la pulsion de mort, ce qui va le conduire à réviser sa théorie des pulsions.

Mais quel est le lien entre pulsionnel et contrainte de répétition ?

Freud ici annonce une autre nouveauté, en faisant un pas de plus dans sa construction :

une pulsion c'est une poussée inhérente à l'organique doué de vie en vue de la restauration d'un état antérieur, que l'être a dû abandonner sous l'influence de forces perturbatrices externes¹¹.

Autrement dit, c'est une manifestation de l'inertie dans la vie organique.

Évidemment, toute la question sera de déterminer l'état antérieur : uni/séparé ?

Explication historique de la nature conservatrice du vivant. Les pulsions sont conservatrices et l'évolution organique procède d'influences externes qui les font dévier. L'être vivant ne fait que répéter. On pense à la répétition de Kierkegaard que Lacan évoquera.

¹¹ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*

Je laisse parler Freud :

Il serait contradictoire avec la nature des pulsions que le but de la vie fut un état qui n'a jamais existé auparavant. Le but, c'est un état ancien, état de départ que le vivant a jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours de l'évolution.

Freud poursuit :

S'il nous est permis d'admettre, comme une expérience ne connaissant pas d'exceptions, que tout ce qui est vivant meurt pour des raisons internes, faisant retour à l'inorganique, *alors, nous ne pouvons que dire que* le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant¹².

Moment d'histoire :

Il advint un jour que les propriétés du vivant furent éveillées dans la matière non douée de vie par une force agissante encore totalement irréprésentable... La tension apparue alors dans la substance jusque-là non douée de vie chercha à se niveler ; la première pulsion était donnée, celle de faire retour au sans vie. La substance vivante d'alors avait le mourir facile¹³.

Ce serait des influences externes prévalentes qui ont obligé la substance vivante à dévier toujours davantage de son chemin de vie originel et à faire des détours toujours plus compliqués pour atteindre la mort-but. Ces détours, nous offrent aujourd'hui l'image des phénomènes de vie, mais c'est une erreur.

À ce stade de l'élaboration, les pulsions d'autoconservation, pulsions du moi, sont encore du côté de celles qui poussent à la mort. Pulsions partielles, destinées à assurer son propre chemin vers la mort : car l'organisme vivant ne veut mourir qu'à sa manière ; ce qui explique sa rébellion contre des dangers qui pourraient abrégé son but de vie par des chemins plus courts.

Même ces gardiens de la vie ont été à l'origine des acolytes de la mort - comportement pulsionnel par opposition à une tendance intelligente.

Mais Freud ici s'arrête et va corriger : il ne peut en être ainsi, dit-il, les pulsions sexuelles se présentent d'une façon différente : tout de l'organisme n'est pas soumis à la contrainte externe d'évolution. Ainsi, les cellules germinales « travaillent en opposition au mourir de la substance

¹² *Ibidem*, p. 310.

¹³ *Ibidem*.

vivante ». Sa force, la cellule la trouve grâce à la fusion avec une autre, semblable mais distincte d'elle.

Ces pulsions d'autoconservation qui veillent sur les organismes élémentaires sont les pulsions sexuelles. Elles sont aussi conservatrices au même sens que les autres, mais à un degré plus prononcé. Elles sont très résistantes aux actions externes et conservent la vie elle-même pendant des périodes plus longues. « Ce sont les pulsions de vie proprement dites »... et les seules !

En effet, Freud affirme avec force qu'il ne croit pas à l'existence d'une pulsion de perfectionnement. L'évolution procède d'un refoulement pulsionnel sans contrainte : c'est uniquement l'œuvre de la civilisation.

Sauf que le pulsionnel ne renonce jamais. De l'écart entre la satisfaction exigée par la pulsion et la satisfaction trouvée dans la formation substitutive, résulte un facteur pulsant, qui ne permet pas de persévérer dans aucune des situations instaurées, lequel presse toujours en avant (belle représentation du progrès), Freud citant Méphisto dans Faust : « indompté, presse toujours en avant ».

Ce sont les efforts d'Eros, conjugués aux effets du refoulement qui peuvent faire croire, à tort, à l'existence d'une telle pulsion.

Le chapitre VI rajouté est le plus long qui énonce, pour la première fois, les pulsions de mort.

Freud poursuit la mise à l'épreuve de sa construction, en remettant en cause sa présupposition selon laquelle « tout ce qui est vivant doit nécessairement mourir pour des raisons internes ». N'est-elle pas une croyance, qui, en rendant la mort conforme à une loi, permet de supporter « la douleur de l'existence » ? (référence à Schiller.)

Il se tourne du côté des travaux de divers biologistes, dont il retient ce qui valide sa construction, à savoir :

- la division, chez Weismann, de la substance vivante en une moitié mortelle, c'est le corps au sens le plus étroit, c'est-à-dire le soma, et une autre moitié immortelle, ce sont les cellules germinales, le plasma germinal qui sert à la conservation de l'espèce, à la reproduction. Cette division permet l'analogie avec la dualité pulsions de vie / pulsions de mort ; Lacan reviendra sur ce point en disant que Freud touchait là à quelque chose d'essentiel, qu'il n'a pas poussé jusqu'au bout, la liaison du sexuel à la mort. C'est-à-dire, pour autant que je le comprenne : Freud écarte la thèse de Weismann, selon laquelle la mort est une acquisition tardive du vivant, qu'elle n'existe pas chez les unicellulaires et ne

commence que chez les pluricellulaires. C'est la copulation, donc la reproduction sexuée qui conduit à la mort.

- l'existence de deux processus (Hering) qui œuvrent sans interruption dans la substance vivante, dans une direction opposée : les uns construisent par assimilation tandis que les autres déconstruisent par désassimilation, et l'on retrouve nos deux motions pulsionnelles.

Et, on arrive « au port de Schopenhauer » pour qui « la mort est bien le résultat de la vie », alors que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre.

En faisant un pas de plus « Selon une façon de voir générale » nous savons que l'union de cellules est devenue un moyen d'allonger leur durée de vie et la copulation agit dans le sens de la conservation de la vie.

Il suffit alors de transférer le rapport des cellules entre elles à la théorie de la libido acquise en psychanalyse : on peut se représenter que ce sont les pulsions de vie — ou sexuelles — actives dans chaque cellule qui prennent pour objet les autres cellules, en neutralisant en partie les pulsions de mort et les conservent en vie.

Ainsi la libido de nos pulsions coïnciderait avec l'Eros des poètes et philosophes, qui maintient en cohésion tout ce qui est vivant.

Il convient de ne pas rejeter la moindre idée incidente :

La dualité pulsions de vie / pulsions de mort se trouve confirmée par une autre polarité existant dans l'amour d'objet, l'ambivalence amour/haine. Comment mettre ces deux polarités en relation ?

Car le sadisme est reconnu comme composante de la pulsion sexuelle : comment faire dériver l'Eros qui conserve la vie avec cette pulsion sadique qui endommage l'objet ?

Hypothèse : le sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussée du moi par l'influence de la libido narcissique, de sorte qu'elle vient à apparaître au niveau de l'objet. Le sadisme entre alors au service de la fonction sexuelle. Expulsé hors du moi ensuite, il va montrer la voie aux composantes libidinales de la pulsion sexuelle qui vont alors se presser vers l'objet. Freud y voit un exemple de la pulsion de mort, mais déplacée ; impossible d'être visualisée, ce qui la rend franchement mystique.

Le masochisme, pulsion partielle complémentaire du sadisme, était vu comme un retournement du sadisme sur le moi propre (*cf.* Pulsions et destin des pulsions).

Mais, nouveauté « un retournement de la pulsion de l'objet vers le moi n'est, par principe, rien d'autre que son retournement du moi vers l'objet ». Donc le masochisme est le retournement de la pulsion sur le moi propre. En réalité, c'est un retour en arrière, une régression.

Freud admet ce qu'il contestait jusqu'ici que « Le masochisme pourrait aussi être un masochisme primaire », en faisant référence à Sabina Spielrein, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Finalement, l'effet résultant de l'union sexuée est conforme au modèle biologique.

De même qu'on arrive chez les protistes à un renouvellement de la vie par apport de stimuli, de même :

- le procès de vie conduit, pour des raisons internes, au nivellement des tensions chimiques, c'est-à-dire à la mort ;

- tandis que l'union avec une substance vivante individuellement distincte augmente les tensions, introduisant de nouvelles différences vitales qui doivent ensuite être éliminées par la vie.

La tendance dominante de la vie à abaisser, supprimer la tension des excitations internes (principe de Nirvana selon Barbara Low), telle qu'elle s'exprime dans le principe de plaisir porte à croire à l'existence de pulsions de mort.

La sexualité, donc, n'est qu'un détour qui rallonge le chemin vers la mort.

Mais une question demeure : la cohérence de la construction implique que la pulsion sexuelle soit, elle aussi, soumise à la contrainte de répétition qui a mis Freud sur la voie des pulsions de mort. Ce qui suppose que la reproduction sexuée ait existé dès le début de la vie.

Freud concède qu'on ne trouve rien dans la science sur l'apparition de la sexuation. Il a alors recours à « la théorie que, dans *Le Banquet*, Platon fait développer par Aristophane », selon laquelle les êtres étaient doubles et furent divisés en deux par Zeus. « La désirance pousse ces êtres à se rejoindre » dit Freud. Ainsi, la substance vivante, au moment où elle prit vie, fut déchirée en petites particules qui, depuis, aspirent à leur réunion de par les pulsions sexuelles. La pulsion de ré-union serait transférée aux cellules germinales, ce qui établirait le caractère régressif des pulsions, qui repose sur du matériel observé de la contrainte de répétition.

Freud termine en précisant que ce résultat a été obtenu, non par intuition, dont il se méfie, mais par une certaine impartialité de l'intellect.

Il souligne les limites du langage qui imposent le recours aux images physiologiques.

Ultime question : Chapitre VII

Quel est le rapport des processus pulsionnels de répétition avec la domination du principe de plaisir ?

La liaison des motions pulsionnelles est un acte préparatoire pour assurer la domination du principe de plaisir. Mais avant la liaison, c'est-à-dire dans les processus primaires, la tendance au plaisir se manifeste de façon beaucoup plus intense qu'ultérieurement, mais elle est plus souvent battue en brèche.

Le principe de plaisir semble être tout simplement au service de la pulsion de mort ; certes, il veille sur les excitations extérieures qui sont tenues pour des dangers par les deux pulsions mais il veille tout particulièrement sur les accroissements des excitations venues de l'intérieur, dont le but est de rendre la tâche vitale plus difficile.

La fin du texte : Freud sait bien le mal qu'il aura à faire admettre « sa pulsion de mort », il termine son texte sur un plaidoyer pour la pensée créative (mais pas l'intuition) « Ce que l'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. Boiter dit l'Écriture, n'est pas pêcher ».

Nous savons que la thèse de Freud n'a pas reçu un accueil enthousiaste chez les analystes et on peut se demander si ces résistances n'ont pas influencé la transformation que Freud fait subir à ses pulsions de mort initiales, comme nous allons le voir.

Soulignons pourtant que les audaces de Freud suppléent à un impossible à savoir et renvoient en même temps à ce qu'il y a de plus radical dans le travail du négatif, qu'on l'appelle ailleurs l'infigurable ou l'irreprésentable, et ici l'inalysable, d'où le caractère si dérangeant des pulsions de mort.

Toutefois, comme le soutient Myriam Revault d'Allonnes dans son intervention aux rencontres de Castries, précédemment citée, il reste que l'inconnaissable n'en exige pas moins d'être pensé et que les élaborations de Freud procèdent de cette exigence de la pensée.

Bien sûr, il ne s'agit pas de juger la validité de l'hypothèse de Freud. En tout cas, le caractère opératoire de la pulsion de mort se démontre dans bien d'autres champs ; qu'on pense par exemple à Guattari

ou à Lyotard dans leur analyse du capitalisme ; à Derrida dans son travail sur l'archive ou sur l' « Au-delà de la pulsion de mort » présenté aux États généraux de la psychanalyse ; ou bien encore à la thèse de Myriam Revault d'Allonnes, selon laquelle la pulsion de mort renouvelle la réflexion sur le vivre ensemble des hommes, à partir d'une anthropologie de la faillibilité, de la claudication.

Et cette élaboration sur la tendance à retourner au non vivant, ne révèle-t-elle pas son éclat dans une actualité, certes moins bruyante que d'autres : je veux parler des travaux sur ce qu'on appelle, je crois, l'intelligence artificielle et des progrès du courant dit transhumanisme. Cette volonté « d'augmenter » l'humain en supprimant tout ce qui du corps est corruptible et tout ce qui du psychisme en freine les possibilités. Un humain sans affects mais à l'efficacité redoublée ! Et qui viendrait s'opposer au progrès que constitue la suppression des souffrances ?

Ne détournons pas le regard de ces « love doll », livrées, sur option, avec un vagin déjà en place ou à installer soi-même, qui, au Japon, sont la source d'une nouvelle volupté, à se tenir dans un entre-deux, entre l'humain et le non humain. Les magazines de l'été et l'exposition « Persona » sont là pour nous initier : vidéo du mariage d'un japonais et de sa moitié en résine. Le langage est édifiant : pas question de service après-vente ; si les époux ne se conviennent pas, Madame retourne à la maison natale. L'objet est bien pensé : la jeune épouse dont le regard est conçu pour permettre la projection de tous les fantasmes, a tout, enfin, pour rendre un homme heureux.

On peut en sourire. Pourtant, nous sommes déjà, au plus près, touchés par les effets de ces progrès scientifiques. N'êtes-vous pas désormais contraints, pour joindre par téléphone un service quelconque, d'exprimer votre demande dans le langage exclusif qu'on vous propose, faute de quoi une voix vous dit de recommencer car elle n'a pas compris ? Patience, des recherches sont en cours qui devraient produire une voix synthétique si humaine qu'on s'y trompera.

Retenons que si, comme le dit Freud, on ne veut pas abandonner l'hypothèse des pulsions de mort il faut leur associer, dès le début, des pulsions de vie, l'inverse est vrai. La tension nécessaire à la vie provient de sa finitude.

Une autre image me vient, celle d'Oleg Yankovski traversant un bassin vide avec sa bougie allumée, que Tarkovski, dans *Nostalgia*, a tenu à filmer d'un trait pour représenter le passage de la vie d'un homme de la naissance à la mort : tout ce temps durant, que la petite flamme ne s'éteigne

pas, est à la fois la condition de la traversée et ce qui la motive, comme en témoignent les multiples retours au point de départ, pour la rallumer.

Après l' « Au-delà du principe de plaisir »

On aura remarqué que jusque-là, Freud n'a jamais parlé de « pulsion de destruction », sauf de manière incidente, dans une note récapitulative, à la fin du chapitre VI, rajoutée en 1921.

C'est dans ses textes postérieurs qu'il le fera. Freud maintiendra jusqu'au bout la manière de voir exposée dans l' « Au-delà du principe de plaisir », comme il le dit en 1923, dans *Le moi et le ça* et en 1924, dans « Le problème économique du masochisme » : les pulsions de vie tendent à l'édification et les pulsions de mort à la dissociation, mais il concède, dans le premier texte :

Nous faisons l'expérience que les motions pulsionnelles [...] se révèlent toujours être des rejets de l'Eros. N'étaient les considérations mises en avant dans « Au-delà du principe de plaisir » et finalement les contributions du sadisme à l'Eros, il nous serait difficile de maintenir notre conception dualiste fondamentale¹⁴.

Ensuite :

1) il y ajoute ceci : les pulsions se mélangent, se lient les unes aux autres, de façon irreprésentable ; par suite de la mise en liaison des organismes élémentaires, on serait parvenu à neutraliser la pulsion de mort de la cellule prise isolément et à dériver les motions destructrices sur le monde extérieur par l'intermédiaire d'un organe particulier, la musculature ; et la pulsion de mort se manifesterait de façon partielle contre le monde extérieur en tant que pulsion de destruction.

Ma question : est-ce un point de vue structural ou phylogénétique ? Dans ce dernier cas, les modernes s'aimeraient davantage que les anciens mais seraient aussi plus agressifs avec les autres ; la lecture du commandement « aimer son prochain comme soi-même » ne serait-elle pas alors à revoir ? Ce serait l'illustration de « l'individualisme contemporain ».

C'est là, en tout cas, le passage des pulsions de mort à la pulsion de destruction : « Il convient alors de l'appeler pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance ».

Avec la possibilité d'une mixtion des pulsions, que nous venons de voir, s'impose la possibilité d'une démixtion.

¹⁴ S. Freud, « Le moi et le ça » [1923], *O.C.*, Paris, PUF, tome XVI, 1991, p. 289.

Le sadisme en est un exemple : dans la pulsion sexuelle, il y a mixtion au service d'une fin devenue autonome, comme dans la perversion, il y a démixtion.

L'essence de la régression de la libido repose sur une démixtion pulsionnelle et à l'inverse, le progrès tient à l'apport de libido : mixtion.

La névrose en est un autre : ou il y a démixtion, sauf dans le cas d'une névrose originelle, ou la mixtion serait non accomplie.

Aucun fait clinique n'atteste de la différenciation des deux espèces de pulsion. En revanche, à la place, on peut mettre la polarité amour/haine.

On peut trouver un représentant de la pulsion de destruction dans la haine.

Ce passage d'un ordre à l'autre ne va pas de soi, car il s'agit de deux ordres différents : pulsions et passions. C'est une question ?

2) Freud corrige, dans « Le problème économique du masochisme », la thèse soutenue dans l'« Au-delà » selon laquelle le principe de plaisir se trouverait au service des pulsions de mort. Le principe de Nirvana n'est pas identique à celui du principe de plaisir-déplaisir.

Exemple pris de l'excitation sexuelle, il convient qu'il y a des tensions empreintes de plaisir et des décharges (décharges) déplaisantes. Plaisir et déplaisir dépendant donc, non pas d'un facteur quantitatif mais qualitatif, ce facteur étant indéterminé en l'état ; peut-être une question de rythme ?

Freud introduit ici une nouveauté : « Le principe de Nirvana, ressortissant à la pulsion de mort, a connu dans l'être vivant une modification par lequel il devint principe de plaisir (par la libido) ».

Ainsi, nous avons :

- le principe de Nirvana exprime la tendance de la pulsion de mort ;

- le principe de plaisir représente la revendication de la libido ;

- le principe de réalité, l'influence du monde extérieur.

3) Mais la pulsion de mort perd encore en force : si le masochisme moral, témoin de la mixtion pulsionnelle, est issu de la pulsion de mort — la part de celle-ci ayant échappé au retournement vers l'extérieur comme pulsion de destruction —, il présente cependant une composante érotique, de sorte que l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale.

4) Ce qui se confirme dans *Malaise dans la civilisation* (1930) : en réalité, « la pulsion de mort se soustrait à la perception lorsqu'elle n'est pas teintée d'érotisme ».

Finalement, la haine est plantée, dès l'origine, au cœur de l'humain, les pulsions de mort se réduisant à la vision de Hobbes avec cette formule : « l'homme est un loup pour l'homme », opposée, comme nous le savons à Rousseau pour qui l'homme, naturellement bon, est gâché par la civilisation, ce qui réduit singulièrement la portée de ces pulsions de mort.

Il n'y a guère que dans sa « Réponse à Einstein », *Pourquoi la guerre?* en 1932 que Freud revient à la pulsion de mort initiale : la pulsion de destruction, tendance à la désagrégation, retour à l'état de la matière non vivante « mériterait, en toute rigueur, le nom de pulsion de mort ». Et Freud fait cette remarque, énigmatique pour moi, la pulsion de destruction « dont la vogue ne va pas de pair avec la signification¹⁵ » ?

En 1938 dans l'*Abrégé de psychanalyse* Freud maintient sa dualité de pulsions fondamentales : pulsions de vie/pulsions de mort, que l'on rencontre nécessairement partout.

Mais il revient sur ceci : alors que la pulsion de mort se conforme au principe selon lequel une pulsion tend à restaurer un état antérieur, on ne peut appliquer la même formule à l'Eros (Freud se démarque de l'imagination des poètes à laquelle il a eu recours dans l'« Au-delà »).

Il concède ne pas avoir de nom analogue à libido pour désigner l'énergie de la pulsion de destruction. Notons au passage que Freud n'use jamais de Thanatos.

La question se pose cependant : pourquoi Freud a-t-il tenu à faire de ce que d'autres préfèrent appeler une « tendance », une pulsion ? Et pourquoi cette nomination de « pulsion de mort » dont il fait le paradigme de toute pulsion ?

Des critiques auraient trouvé plus judicieux de parler d'antéros par exemple.

Mais je voudrais revenir sur le passage — qui fait la difficulté pour moi — des pulsions de mort à (cette fois-ci au singulier) la pulsion de destruction ou d'agression.

¹⁵ S. Freud, « Pourquoi la guerre ? » [1932], *O.C.*, tome XIX, Paris, PUF, p. 77.

La seule fois où Freud parle de pulsion de destruction dans l' « Au-delà du principe de plaisir », c'est, on l'a dit, dans sa note récapitulative en bas de page, ajoutée d'ailleurs en 1921.

Il me semble qu'entre la pulsion de mort, fondée sur la tendance dissociative inhérente à la matière vivante et l'agression, laquelle ne peut être tenue comme effet de dissociation-déliation, il subsiste un écart et Freud procède ici à un saut qualitatif assez inexplicable.

Et comment se représenter le retour à un état antérieur, caractéristique de la pulsion, telle que redéfinie dans l' « Au-delà du principe de plaisir », dans la pulsion de destruction d'autrui ?

La terrible actualité ne nous force-t-elle pas à nous demander si la haine n'aurait pas pour visée de supprimer, au-delà de l'image de l'autre, son être propre ? N'est-ce pas là encore l'illustration de la pulsion de mort telle que Freud l'a élaborée ?

Pour conclure, rappelons que Lacan aborde ce passage entre pulsion de mort et pulsion de destruction dans la séance du 4 mai 1960¹⁶, intitulée d'ailleurs « pulsion de mort ». La pulsion comme telle de destruction doit être au-delà de la tendance au retour à l'inanimé ; ce doit être une volonté de destruction directe, dit-il.

Et Lacan, justement ?

Pourquoi donc Lacan dit-il « instinct de mort » quand il parle de la pulsion de mort freudienne, - *Todestrieb* - attribuant à Freud lui-même cette notion d'instinct ? Je cite Lacan : « on ne voit pas pourquoi Freud appelle cela « l'instinct de mort » ».

Le terme de pulsion est la traduction généralement admise de celui qu'utilise Freud, à savoir *Trieb*, et non pas *Instinkt*, différence qui existe en allemand.

Lacan dira, en 1974 (*Les non dupes errent* – séance du 19 février) : « Il y a quelque chose dans Freud qui prêtait à cette confusion qu'on a faite en traduisant *Trieb* par *instinct*. Chacun sait que l'instinct c'est un savoir supposé naturel ». Il dit ailleurs : savoir de l'espèce, celui qui nous guide.

¹⁶ J. Lacan, séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, séance du 4 mai 1960.

Rappelons que *Trieb*, c'est-à-dire pulsion, souligne la poussée, d'ordre quasiment mécanique qu'elle exerce et son caractère irrépressible.

Freud use d'*Instinkt* « pour qualifier un comportement animal fixé par l'hérédité, caractéristique de l'espèce, préformé dans son déroulement et adapté à son objet » (Dictionnaire Laplanche et Pontalis).

Le débat qui a précédé le choix de traduire *Trieb* chez Freud par pulsion, retrouve ici ses enjeux, du fait du recours constant à la notion « d'espèce » pour élaborer le concept de la pulsion de mort. Rappel de la thèse de Marthe Robert (*cf. Le Monde* de février 1967, où elle remet en cause la convention de traduction du *Trieb* freudien). Selon elle, l'usage qu'en fait Freud procède aussi de la tradition.

Je ne suis pas sûre en tout cas que l'explication du fonctionnement psychique par Sabina Spielrein et celle que Freud expose dans l'« Au-delà du principe de plaisir » présentent une différence justifiant celle choisie pour leur traduction respective.

En tout cas, pour ses propres élaborations, Lacan parle plutôt de pulsion de mort.

Un cartel :

y a-t-il un au-delà à la pulsion de mort : la vie ?

Procès d'une enquête¹

Lors de l'ouverture des rencontres de Caracas en 1980, Lacan formule « que ce que la langue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort [...] »²

Il s'agit dans ce travail, élaboré dans un cartel³, de trouver réponse aux deux questions que pose cet extrait.

D'une part, de lever l'équivoque du *Trieb* traduit dans ce texte tantôt pulsion dans « la formule lumineuse » de Freud qui les lie « aux orifices du corps », et tantôt instinct de mort ; une façon peut-être de distinguer les pulsions de vie et la pulsion de mort ? Une autre se pose depuis l'étrange formule qui consiste à mettre la langue au service de cet instinct de mort pour autant que cela puisse se démontrer. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous verrons l'évolution de cette notion de *Trieb* pour laquelle Lacan semble jouer de la traduction pour imposer pulsion, et dont il recueille un reste, qualifié d'instinct de mort.

L'instinct et le symbolique

Jusque dans les années 1960 et depuis sa prise de position en 1938⁴ Lacan soutient fermement l'intérêt de cette notion d'instinct en tant qu'elle touche à un réel dont témoigne le suicide et le sacrifice. Il l'associe au surmoi, c'est-à-dire au registre du Symbolique.

C'est ainsi que nous la trouvons équivalente à l'insistance symbolique en 1956 à la fin du Séminaire II où Lacan oppose deux ordres concernant le vivant parlant : le Symbolique et le libidinal. L'instinct de mort correspond au premier, il est effet de l'émergence du signifiant et de l'existence de l'Autre. C'est un savoir — comme tout instinct — sans sujet

¹ Prononcé le 10 décembre 2016 dans une après-midi des cartels de l'EpSF « Y a-t-il un au-delà de la pulsion de mort, la vie ? »

² Caracas, Séminaire XXVII, *Dissolution*, 1980, inédit.

³ Cartel constitué de Éric Castagnetti, Jean.-Paul Garnier, Françoise Hubé, Gilbert Hubé, Philippe Bagarry (Plus-Un).

⁴ Cf. la réponse de Lacan à Loewenstein lors de la « 10^e conférence des psychanalystes de langue française », *Revue Française de Psychanalyse* 1938, Tome X, n° 4, p. 750.

« à la fois non-étant et insistant pour être⁵ ». Ce symbolique sans parole, muet, « tend au-delà du Principe de Plaisir, hors des limites de la vie, et c'est pourquoi Freud l'identifie à l'instinct de mort⁶ ». Il est en effet rejeté par l'ordre libidinal qui, lui, concerne le Moi et les pulsions. Ainsi pas tout du vivant n'est mordu par le signifiant, quelque chose subsiste dans la saisie narcissique pour la reproduction. Ici réalisation du sujet en tant qu'il est invité à conquérir son lieu, l'Inconscient, et là, réalisation de l'espèce en tant que reproduction du même (narcissique). Si « la symbolisation du réel est un immense message où tout le réel est peu à peu retransporté, elle tend à être équivalente à l'univers⁷ » or la pulsion, elle, est dans l'ordre libidinal ; l'une est consacrée à la reproduction de l'espèce, l'autre à celle de l'univers symbolique ! Et le sujet (S) ou le vivant (I-R) ne sont que des relais ou supports.

Reste maintenant à rendre compte de leur conjonction dans le vivant parlant.

La pulsion rattachée au Symbolique

Dans le Séminaire V, le pas du raccord est franchi. Lacan attache la pulsion au signifiant par une opération qui mérite d'être détaillée. Il s'étonne que *Trieb* soit traduit communément par instinct et lui préfère le terme de pulsion bien que cela « à la vérité, obscurcit plutôt la chose⁸ ». Le terme scientifique le plus adéquat serait tropisme qui qualifie « certaines attractions irrésistibles, non réductibles à l'attraction physico-chimique, qui s'exercent dans le comportement animal⁹ ». La captation spéculaire participe de cette dimension. Mais chez le sujet, cette attraction est « un rapport de subordination, de dépendance, d'organisation et d'attirance par rapport à des signifiants empruntés à la batterie d'un certain nombre de ses propres organes¹⁰ ». Dès lors, la capture imaginaire est mortifiée et prend fonction symbolique dans le fantasme. C'est une subjectivation de la tendance à la mort par le signifiant. Et voilà la définition de la pulsion : elle est « l'expression maniable de concepts [...] qui expriment la dépendance

⁵ J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 375. Séance du 29 juin 1956.

⁶ *Ibidem*, p. 375.

⁷ *Ibidem*, p. 370

⁸ J. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 478.

⁹ *Ibidem*, p.479.

¹⁰ *Ibidem*.

du sujet par rapport à un certain signifiant¹¹ ». Cette définition est de l'ordre du mathème, celui qui s'écrit $\$ \diamond D$ sur le graphe du désir. Ce signifiant inscrit se substituant à l'attraction naturelle, attachant le vivant en un lieu intime à son désir indestructible de survie, d'ignorance de la mort, n'est-il pas le *signifiant vivant* du séminaire XI¹² ?

Désormais la pulsion appartient aux deux ordres, au Symbolique comme l'instinct de mort et à l'Imaginaire, là où pour Freud elle était somatique et psychique. La voilà bifide, inscrite en deux lieux, comme attirance dans l'ordre libidinal et comme participant à la fonction symbolique dans l'inconscient. En tant que telle, elle est différente de l'instinct de mort qui est soit libidinal comme reproduction du même de l'espèce (et destruction de l'individu), soit symbolique comme reproduction d'un univers.

Des deux ordres, libidinal et symbolique, du vivant parlant au corps divisé.

De ce partage du symbolique entre instinct et pulsion, Lacan va passer au lieu de cette division, le corps concerné par les deux ordres. On peut le lire dans un document un peu particulier qui s'intitule *De ce que j'enseigne*. Il s'agit de deux comptes rendus d'une conférence de 1962, l'un anonyme, l'autre de C. Conté, que l'on trouve en annexe de la transcription du Séminaire IX *L'identification* établie par M. Roussan.

J'y relève ces trois formules : « La vie du corps s'offre au cycle répété de son propre anéantissement. Il appartient au sexe, qui, d'être deux, implique une disparition programmée dans le cycle de la reproduction. » Elle est de l'ordre de ce qui échappe au Symbolique, c'est-à-dire appartient à la saisie narcissique pour la reproduction qui est cette tendance réelle qui va vers la mort.

Lacan ajoute que la conséquence de la mortification de cette attirance par le signifiant est désormais que « l'inconscient est le lieu où le sujet vit l'ignorance de ce qu'il est sa propre mort anticipée¹³ ».

Enfin, le Principe de Plaisir étant le mode d'arrimage de ce qui vient du dehors, (l'Imaginaire et le Symbolique) il se satisfait dans la demande par quoi s'instituent les cycles courts de la satisfaction que sont

¹¹ *Ibidem*.

¹² J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 61.

¹³ J. Lacan, Séminaire IX *L'identification*, M. Roussan annexe IV, p. 334. Compte rendu d'une conférence à *L'évolution psychiatrique* le 23 janvier 1962.

l'insistance et la répétition. Mais au-delà de la demande (et donc de la satisfaction avec le signifiant), fait retour une libido qui excède ce principe et constitue la pulsion.

Ces trois formules font nœud de ce qui est effet du signifiant et de son au-delà dans ce qui est support de la sexualité et du signifiant, c'est-à-dire le corps. Mais ici l'instinct de mort de Freud devient la libido quand le Principe de Plaisir ne lui passe plus la chaîne de ses cycles courts.

La pulsion

En 1964, la rupture avec l'instinct est actée : « la pulsion interdit le recours à l'instinct, entendu comme morale dans la nature. » La libido n'est pas l'instinct sexuel mais une énergie définie d'une constante, et « sa couleur sexuelle [...] est couleur-de-vide : suspendue à la lumière d'une béance¹⁴ » que le désir rencontre aux limites du Principe de Plaisir. Désormais le concept de pulsion représente la castration comme un montage, elle divise le sujet et le désir.

Le corps, le langage et lalangue

Dans les années 70, Lacan produit un déplacement de l'ordre du Symbolique vers une fonction de lien. Le signifiant se réfère désormais à une utilisation du langage comme lien entre les parlants, c'est le discours, à l'endroit où leur vie est une faille ; d'une part il y a les parlants « c'est-à-dire des êtres ayant une dimension de vie qui comporte celle de la mort » et de l'autre « la fonction d'où seulement la vie peut se définir, à savoir la reproduction d'un corps, ne peut elle-même s'intituler ni de la vie, ni de la mort, puisque, comme telle, en tant que sexuée, elle comporte les deux, vie et mort¹⁵ ».

Dans le séminaire suivant, *Ou pire...*, et *Le savoir du psychanalyste* (en 1972) les significations deviennent équivalentes aux jouissances du corps, leur mise en suspens dans le sommeil y laissant libre cours au signifiant. C'est à ce moment que Lacan produit lalangue dans un lapsus (?) qui détache la psychanalyse de la philosophie. Cette dernière se trouve dans la première séance du *Savoir du psychanalyste*¹⁶, identifiée à la sagesse, la sagesse des animaux qui est aussi le Principe de Plaisir. La

¹⁴ J. Lacan, « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 853.

¹⁵ J. Lacan, *Séminaire XX Encore*, Paris, Seuil, 1970, p. 32.

¹⁶ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 28.

jouissance se situe au-delà, elle a son lieu dans le corps parce qu'elle y rencontre la dimension de la mort. Et Lacan accentue la différence entre l'animal et l'homme : la caractéristique de ce dernier étant de faire surgir la jouissance en agissant sur un corps (un acte donc ?), ce qu'il rapproche de l'instinct de mort défini quasiment comme en 1938 : « le seul acte, [...], s'il en est un qui serait achevé, serait, s'il pouvait être, le suicide¹⁷ »

À cette dimension de forçage de la jouissance, Lacan oppose la reproduction via la copulation qu'il désigne comme ce qui « est, disons, le mode usuel — ça changera — par où, dans l'espèce de l'être parlant, se fait la reproduction¹⁸ » et dont l'animal soutient la représentation. La castration est le point-nœud entre la parole ou la langue et la copulation, dont le troisième terme paraît bien être le signifiant qui organise le cycle court du Principe de Plaisir, le Phallus. Et c'est ainsi que la jouissance phallique est l'échec de l'homme et la division de la femme dans leur rapport à la jouissance. Cette castration que nous avons vue liée à la pulsion (comme radicalement distincte de l'instinct), est ici grumeau, nœud ou topos (pas tout sexuée, pas tout langagière) de la rencontre ratée entre d'une part la langue, la parole, le langage et l'expérience de la relation sexuelle.

Il y a donc la jouissance comme instinct de mort, au-delà du Principe de Plaisir, et la jouissance phallique permettant la reproduction, et puis ce qui fait support, *topos*, de la béance entre les deux, l'objet *a* : « la répétition qui donne sa dimension pulsative à l'Inconscient appelle un objet là où le Principe de Plaisir [reste] lié au signifiant, ou discours du maître, qui limitait la jouissance¹⁹ ». On peut dire que l'objet *a* est le support de la béance entre la jouissance phallique et une autre Jouissance qui serait absolue, autrement dit, il donne sa consistance (Imaginaire) à ce hiatus.

Et Lacan s'étonnant que Freud ait désigné d'instinct de mort ce qui est d'évidence au-delà du Principe de Plaisir, donne sa définition : cet instinct de mort « s'appelle à proprement parler la jouissance²⁰ » ! Et l'on retrouve encore cette référence avec laquelle Lacan s'est distingué en 1938 puisqu'il ajoute que « le suicide n'est tout de même qu'un acte raté du point de vue de la jouissance²¹ ».

¹⁷ *Ibidem*, p. 31.

¹⁸ *Ibidem*, p. 35.

¹⁹ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, Leçon du 13 janvier 1971.

²⁰ *Ibidem*, p. 32.

²¹ *Ibidem*.

L'instinct de mort c'est la jouissance en tant qu'impossible

Nous l'avons vu, Lacan distingue l'homme et l'animal par cet agir sur les corps pour en faire surgir une jouissance qui serait autre que la jouissance phallique. Dans *Le Sinthome*, il précise : « la jouissance pénienne est le modèle animal dont la Jouissance Phallique se détache en produisant l'ordre de la Jouissance et de l'individu²² ». Mais aussi une division du corps de l'être parlant entre corps dit masculin (pas de choix) et le « corps qui s'avoue » féminin ; c'est un corps saisi dans la parole qui s'exprime en langage où se rencontrent le langage, c'est-à-dire des traits communs, le partage entre code et message d'une part, et un dire d'autre part. Lacan reprend et accentue cette division dans les séances du 25 mai et 11 juin 1974 dans *Les non-dupes errent*.

D'une part, l'animal au corps narcissique auquel est attribué un savoir naturel ou instinct, comme harmonie (et non plus morale) de la nature et, d'autre part, l'être parlant, marqué d'une béance entre la jouissance qu'on imagine naturelle et la jouissance phallique au service de la reproduction. Cette béance est le savoir inconscient, autour de l'objet *a*.

Ce savoir trouble l'instinct, divise le corps comme nous l'avons noté. Le rapport entre ces deux corps vient du dehors et doit recéler un moyen terme qui puisse lui permettre le rapport de reproduction (soit le phallus). Les êtres parlants sont donc des animaux qui se situent d'un discours, soit d'une logique ou encore d'une combinatoire fermée de traits communs dans une langue. Mais celle-ci véhicule *en même temps* l'équivoque, l'homophonie propre au dire qu'un sujet doit trancher par un choix d'écriture (une fixation pour reprendre les termes freudiens). Ce rapport qui vient du dehors, Lacan le retrouve dans la deuxième topique de Freud inscrit par le Ça en tant que muet, silence. C'est l'Imaginaire et le Symbolique en gésine (le non réalisé des premiers séminaires).

Pour autant que le Symbolique, venu du dehors, mortifie ce corps, ce dernier lutte contre ce qu'il est sans la vie, c'est-à-dire un déchet. Mais que faut-il donc entendre avec ce terme de vie ? se demande Lacan. Elle aussi est divisée. D'une part, elle se supporte d'une structure stable, d'une forme qui se reproduit et donne « un semblant de présence au corps²³ ». C'est là ce que la science peut reproduire. Mais d'autre part, il y un ordre dans le Réel qui s'originalise d'être solidaire de quelque chose qui est exclu de la vie, mais que la vie implique imaginativement. Cet ordre c'est à la fois

²² J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

²³ *Ibidem*, p. 17.

la jouissance et l'Un de l'individu (l'impossible). Pour autant que la jouissance caractérise le corps, quelle est donc la vie qui intègre cette jouissance ?

Elle est bien différente de celle qui se reproduit, celle que la science peut reproduire ou qui se reproduit chez l'animal. Cette vie-là, d'avoir lieu en un corps séparé, se diversifie, « s'avarie » dit-il en jouant du signifiant et elle s'incarne dans la langue qui conjugue l'ensemble du monde du parlant. Or c'est de cette langue « que procède l'animation de la jouissance des corps qui est autre que la jouissance naturelle du corps, c'est une jouissance apportée par les significations²⁴ ». Ces significations, véhiculées et transmises par la langue en même temps que les éléments discrets qui la composent (les signifiants) viennent du dehors de la vie du corps. Il en découle que les corps des êtres parlants ne sont pas narcissiques, ils ne se complètent pas et ne trouvent partenaires que par le sens, c'est-à-dire ce qui est autre dans la langue, la jouissance phallique.

Lalangue se démontre au service de l'instinct de mort

Qui est alors la jouissance en ce qu'elle s'écrive ; c'est le sens, la lettre, qui est autre que la jouissance du signifiant, la jouissance phallique.

Alors nous arrivons au séminaire *Le sinthome* en 1976. Lacan y affirme : « les anglais croient aux pulsions, ils ne s'imaginent pas que les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire²⁵ » via ses orifices (rien de neuf, semble-t-il, depuis le Séminaire V). Une fois encore, il distingue ce qu'il qualifie de l'animal et qui constitue notre imaginaire : le corps consistant qui se constate chez l'animal par le narcissisme des rapports ! Et certes l'être parlant connaît un tel corps dans l'amour, c'est l'Ego, mais c'est un corps étranger au sujet. Le sujet peut certes se penser incarné dans un corps d'homme, (on est homme par un corps dit homme) ; mais c'est le détournement de la copulation par la langue qui attribue la copule, l'être, à un corps à l'exclusion de l'autre. Mais il peut aussi le penser, ou savoir, qu'il a un corps qu'il avoue porteur du trait mâle ou non. Et la pulsion, c'est alors la réponse à ce corps comme étranger, elle rend possible qu'il en soit ainsi « la pulsion de mort, c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible²⁶ ». La vie du langage — qui s'exprime par exemple dans le lapsus — s'oppose à la vie du corps comme

²⁴ J. Lacan, *Les non-dupes errent*. Leçon du 11 juin 1974, Inédit.

²⁵ J. Lacan, *Le Sinthome*, op. cit., p. 125.

²⁶ *Ibidem*, p. 148.

support somatique, ce qui signifie que la mort du somatique a autant de place que la vie pour les pulsions qui relèvent de la vie du langage.

Conclusion

On trouve à la fin de *La lettre aux Italiens* ce propos « le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre²⁷ ». C'est l'écrit ou le savoir sans sujet. Ce que la langue peut mettre au service de l'instinct de mort, c'est l'écrit, c'est le signifiant de la signification, Φ , soit un objet hors sens qui servira au sujet pour établir un rapport par le fantasme.

²⁷ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, Paris, 2001, p. 311.

Instinct de mort et pulsion de mort dans l'enseignement de Lacan¹

Lacan emploie, dans son enseignement, les deux concepts d'Instinct de Mort et de Pulsion de Mort, pas toujours indistinctement. Le terme d'Instinct de Mort, lui, parcourt toute la réflexion théorique de Lacan, du Congrès de Marienbad et de la Conférence de Paris sur le masochisme en 1936-38, au séminaire de Caracas en 1980. L'emploi abondant de ce terme au début de son enseignement, son rattachement au symbolique, dimension qui, en tant que telle, est propre à l'homme, le fait qu'il ponctue de ce terme sa dernière intervention à Caracas, son souci constant de le définir dans une démarche de « retour à Freud », tout cela ne pouvait que susciter l'interrogation pour au moins trois raisons :

- il résulte d'une mauvaise traduction, ce que Lacan n'ignorait pas ;
- Freud lui-même parlant de « pulsion de mort », *Todestrieb*, pourquoi maintenir cette traduction dans le cadre d'un « retour à Freud » ?
- on ne peut même pas parler d'une facilité de langage qui consisterait à employer indifféremment l'une ou l'autre expression, puisqu'il ne parlera pas de Pulsion de Mort (à une exception près) avant le séminaire VII *L'Éthique de la psychanalyse*, et en des termes très différents. La référence à la Pulsion de Mort recouvre principalement la période où est réintroduit le concept de pulsion pour le réexaminer (du Séminaire VI, *Le Désir*, au Séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, surtout le Séminaire VII), qui forme une sorte de transition, le franchissement d'un col entre un premier enseignement, qu'on pourrait dire — pourquoi pas ? — tourné vers l'Instinct de Mort et le dernier qui explore le champ de la jouissance.

Après le séminaire XII, Lacan ne fera plus que de brèves, voire très brèves allusions à l'Instinct de Mort ou à la Pulsion de Mort (un peu dans les Séminaires XVII, *L'envers de la psychanalyse* et XIX, ...*Ou pire*).

¹ Prononcé le 10 décembre 2016 lors de la présentation à l'EpSF du travail en cartel « Y a-t-il un au-delà de la pulsion de mort, la vie ? »

Et puis, il y a cette phrase énigmatique de Lacan à Caracas : « Il s'ensuit que ce que la langue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort² ».

C'est avec cette interrogation, suscitée par l'usage des deux termes chez Lacan, que j'essaie de lire son enseignement, et ce sont les grandes lignes de ce parcours, au cours duquel se sont précisées quelques questions, toujours ouvertes, que je donne ici.

- Y a-t-il des éléments qui permettraient d'établir cette distinction ?

Si on considère ce qui formerait le cœur de cette distinction, l'ensemble des notions associées à chacun des termes n'est généralement pas le même. Pour l'Instinct de Mort, il est question de capture narcissique, de parole bâillonnée, de limite, de loi au-delà de la loi, d'ordre symbolique... ; pour la Pulsion de Mort, il est question de Chose, de Réel, de chaîne signifiante, de fonction historique, de jouissance, de sublimation... Là où l'instinct de mort désigne une butée, la Pulsion de Mort renvoie à « la nécessité d'un point de création ex nihilo dont naît ce qui est historique dans la pulsion³ ».

- Quel intérêt à le faire ?

- Le cas échéant, dans quels rapports seraient les deux concepts ?

L'histoire de ces concepts :

- elle a un point de départ qui situe l'Instinct de Mort dans son rapport au stade du miroir, mais traite d'abord du rapport de l'Instinct de Mort à l'Imago maternelle. Ce n'est qu'à partir de la présentation du « Stade du miroir » de 1949 que Lacan le rapportera à l'image spéculaire et commencera une réflexion, très fournie à partir de 1953, sur l'Instinct de Mort articulé à la fois à la dimension imaginaire (aussi dans son rapport à un réel conçu négativement dans le Séminaire I) et à la dimension symbolique (*idem*, pour ce qui concerne le rapport au réel, dans le Séminaire II).

- et un point d'arrivée qui situe cette fois l'Instinct de Mort dans son rapport à la langue maternelle, c'est-à-dire à *lalangue*.

Il s'agit, comme Lacan l'a fait pour Freud, de prendre tout le texte de Lacan. Lacan dit avoir découvert chez Freud la notion d'ordre symbolique alors même que le terme ne s'y trouve pas : pourquoi ne pas faire l'hypothèse qu'il existe chez Lacan un *distinguo* entre Instinct de Mort

² J. Lacan, Séminaire XXVII, Dissolution *Le séminaire de Caracas*, 12 Juillet 1980.

³ J. Lacan, Séminaire VII, *L'Éthique*, Seuil, 1986, p. 252.

et Pulsion de Mort alors même qu'il ne l'a jamais énoncé ? Gageons, au moins, sur sa valeur heuristique.

On pourrait dire qu'il y a des concepts de Freud, retravaillés, souvent largement, opiniâtement par Lacan, et des concepts de Lacan, dont il trouve la trace chez Freud — ou chez d'autres —, mais qu'il nomme et auxquels il donne une importance — une place dans la doctrine — toute nouvelle. Tous appartiennent au patrimoine de la psychanalyse, et n'ont pas à en être rejetés. Le concept d'Instinct de Mort se présente comme un concept, fondamentalement, de Lacan. Le concept de Pulsion de Mort, lui, est un concept de Freud, repris par Lacan. Ce n'est qu'après avoir explicité, décrit et défini ce concept d'Instinct de Mort, particulièrement dans le séminaire II — concept qui ne comprend pas la dimension pulsionnelle, renvoyée à ce qu'il appelle alors l'ordre libidinal —, que Lacan s'intéresse au concept de pulsion qu'il revisite en commençant par la Pulsion de Mort qui en est le cœur et à laquelle elle semble se réduire⁴. Lacan ne rejette donc pas l'idée de Pulsion de Mort, bien au contraire. Il ne lui substitue pas le concept d'Instinct de Mort. Il restera à préciser dans quel rapport se trouve l'Instinct de Mort et la pulsion envisagée comme Pulsion de Mort.

Les différentes étapes de cette histoire suivent peu ou prou les différents problèmes que rencontre le déroulement de la cure.

Mais une première étape a ceci de particulier qu'elle est l'affirmation doctrinale du caractère fondamental de l'Instinct de Mort, face à ceux qui le rejettent, et malgré son caractère paradoxal⁵.

Lacan oppose à l'instinct animal, comportement ordonné à la conservation de l'espèce ou de l'individu, « une tendance, psychique, à la mort » propre à l'homme, une disposition particulière qui le porte à adopter dans sa vie des comportements nocifs, disposition vécue, irréductiblement, comme l'objet d'un appétit, comme la recherche d'une satisfaction. D'où le caractère d'instinct. Or, chez l'homme, du fait de la prématuration à la naissance, il y a « insuffisance congénitale des fonctions », non un système des instincts prêt à prendre le relais. Dès lors, il ne s'agit pas de rapporter la tendance à un instinct mais au complexe, dont l'élément principal est une représentation inconsciente, l'imag⁶. C'est le sevrage qui donne sa forme originelle à la tendance psychique à la mort. Durant les premiers mois, l'image de la mère s'imprègne, engendrant une trace permanente, l'imag,

⁴ J. Lacan, Séminaire XXIII, *R.S.I.*, Leçon du 16 mars 1976, Staferla.

⁵ Voir l'annexe 4.

⁶ Voir l'annexe 1.

que le sevrage, qui est rupture, sépare de l'objet, lequel sera, désormais, recherché à travers l'imaginaire. Devant les exigences nouvelles qui sont celles du progrès de la personnalité, l'imaginaire maternelle doit subir des remaniements ; elle doit être sublimée, changer de but, le sujet doit s'orienter vers de nouveaux objets. Si cette image est trop prégnante, elle oppose une résistance au changement que la réalité exige, et c'est en celle-ci que réside l'Instinct de Mort. Cette conception est celle de Lacan en 1936, et correspond à l'article qu'il publiera dans l'Encyclopédie Française en 1938, connu maintenant comme *Les complexes familiaux*. En 1938, à la conférence de Paris, Lacan y dit clairement qu'il s'agit de garder l'intuition de l'Instinct de Mort, « intuition, parce que, pour la mise au point doctrinale, il y a fort à faire ». Je reviendrai plus loin sur l'imaginaire du corps propre, et sur sa signification mortelle.

À partir de 1953, l'Instinct de Mort y est mis en relation avec les problèmes qui se posent dès le début de la cure : amener le patient à parler, lever ce symptôme qu'est d'abord le mutisme dans le sujet supposé parlant⁷, vaincre les résistances qui apparaissent dans le transfert. Beaucoup d'analystes à l'époque pensent que de la résolution des résistances à la règle fondamentale va dépendre le (bon) déroulement de la cure. À l'analyse des résistances, Lacan oppose l'analyse du matériel. Cela va l'amener à préciser la relation de l'Instinct de Mort à la captation narcissique chez l'homme en tant qu'elle pallie le défaut de réalisation de l'ordre du symbole.

L'Instinct de Mort existe chez l'animal, et en cela il est commun à celui-ci et à l'homme⁸. On ne trouve pas la même idée pour la Pulsion de Mort.

L'instinct de mort, chez l'animal, d'abord. La base du comportement animal, c'est l'instinct. L'Instinct de Mort a partie liée avec l'instinct sexuel, qui permet à la vie de l'espèce de se reproduire, de s'éterniser. Freud perçoit une analogie frappante entre d'une part les travaux de Weismann et sa distinction germen-soma (le plasma germinatif, en se transmettant dans la reproduction sexuelle, assure la pérennité de l'espèce et avec elle la perpétuation de la vie, le soma étant, lui, voué à la mort) et d'autre part sa distinction instinct de mort-instinct de vie, dont il aurait aimé faire le corollaire dynamique de la conception weismannienne. Il manque

⁷ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 16.

⁸ J. Lacan, Séminaire I ; « Fonction et champ... » ; « Variantes de la cure-type »....

un maillon. Rappelant cette référence freudienne, Lacan va faire une simple remarque et, dans le but d'introduire plus de clarté, opérer un léger déplacement de la distinction entre le soma et le germen à la distinction de l'individu et de l'espèce dans la théorie des instincts. Il en appelle à l'éthologie qui nous a, avec Tinbergen et Lorenz, fait faire quelques pas de plus, introduisant ce maillon manquant. Il devient possible de démontrer cette idée, en quoi consiste l'Instinct de Mort, dont on trouve les prémices chez Schopenhauer, selon laquelle l'individu, dans le comportement sexuel, est tellement captif de l'image qui manifeste la réalité du type de son espèce, qu'il s'anéantit par rapport au type⁹, qu'il peut être considéré non seulement comme mortel mais, par rapport à la vie éternelle de l'espèce, comme déjà mort. Lacan y revient sans cesse, allant jusqu'à en détailler le mécanisme.

Qu'est-ce que l'Instinct de Mort, ainsi défini, devient chez l'homme ? Une « raison dans le réel¹⁰ », c'est-à-dire une béance biologique, correspondant à la prématuration de la naissance chez l'homme, bouleverse : d'abord la fonction imaginaire, qui acquiert « un prestige nouveau » ; ensuite le déterminisme, le déterminisme génétique étant relégué à un rôle de support, supplanté par la détermination symbolique et ses lois¹¹. Cette détermination symbolique, il en trouve l'ébauche chez l'animal, mais elle s'achève et s'autonomise chez l'homme avec le langage¹².

Prenons les choses d'un point de vue plus général. À la différence, chez l'animal, de l'individu qui n'est effectivement qu'un de ceux qui réalisent le type de son espèce, et qui, à ce titre, peut être considéré, par rapport à ce type comme déjà mort, nous sommes, nous, déjà morts par rapport au mouvement éternel de la vie. Nous ne nous apercevons que comme créature, chaînon dans la lignée vitale, comme un de ceux par lesquels la vie passe. Chez l'homme, l'être animal y « est pris et articulé dans un système signifiant qui lui permet de dominer son immanence de vivant et de s'apercevoir comme déjà mort¹³ ». La vie se projette dans sa

⁹ Voir Annexe 2.

¹⁰ J. Lacan, *La troisième*, Staferla.

¹¹ J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, « La lettre volée »...

¹² J. Lacan, *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*, Conférence du 8 juillet 1953, *Des Noms-du-père*, Paris, Seuil, 2005 ; « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1999.

¹³ J. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, Leçon du 18 juin 1958.

totalité comme étant parvenue à son terme, c'est-à-dire au point où elle retourne à la mort. Ce qui disparaît, c'est la dimension de l'espèce et l'individu comme simple représentant de l'espèce. Ce qui surgit, c'est le symbolique comme universel en tant qu'il donne forme-de-vie (*bios*) au fait de vivre (*zoè*) dont il est séparé (G. Agamben) ; c'est le signifiant, avec son effet de sujet, c'est-à-dire qu'il divise l'individu. L'individu humain ne porte plus en lui la vie éternelle de l'espèce à laquelle l'animal est soumis. Il porte en lui « l'*x* de la vie éternelle », une variable *x* inconnue à laquelle la valeur mortelle de la captation libidinale est désormais soumise. Quid de cet *x* : l'impensable innéité du désir, son éternisation supportée par le fantasme¹⁴ ?

Transformation profonde, donc, de l'Instinct de Mort. L'image n'est plus, chez l'homme, liée comme elle l'est chez l'animal à l'espèce. Le vivant s'y trouve inséré dans un système signifiant.

La « déhiscence vitale constitutive de l'homme » est telle qu'elle déränge le mécanisme de la coaptation imaginaire, « libère » la dimension imaginaire de sa détermination génétique. La fonction imaginaire, qui guide l'animal dans sa relation à son congénère ou à son rival dans son comportement sexuel, est « entièrement détournée vers la relation narcissique où le moi se fonde ». Le moi se fonde de l'identification du sujet dans son sentiment de soi à son image spéculaire, et cette image « vient à captiver en lui ce sentiment qu'il a de son corps ». L'homme est dans une relation immédiate, directe à son image, pas à une image comme type de son espèce.

Il en résulte une agressivité, une oscillation sans fin du fait que « l'autre en son image à la fois m'attire et me repousse¹⁵ », une tension qui exige résolution par l'exclusion de l'un ou de l'autre, révélant sa signification mortelle à l'homme, y manifestant l'Instinct de Mort. Suicide de Narcisse, passage à l'acte d'Aimée, jusqu'à cette petite fille qui cogne son camarade avec une pierre de bonne taille, en déclarant : « Moi, casser tête Francis », à laquelle Lacan ne promet pas pour autant un avenir de criminelle¹⁶. L'Instinct de Mort, chez l'homme, tient-il tout entier dans cette captation imaginaire où le sujet est entièrement pris ? Il faut bien se poser la question de ce qui la détermine, cette captation imaginaire, puisque, du fait de la néoténie, elle n'est plus réglée par une détermination génétique

¹⁴ J. Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 71.

¹⁵ P. Julien, *Le retour à Freud de Jacques Lacan*, Ramonville Saint-Agne, Érès, novembre 1985, p. 50.

¹⁶ J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, *op. cit.*, p. 194.

liée à l'espèce. Et ça introduit la dimension symbolique. Lacan passe du temps à chercher comment imaginaire et symbolique se connectent, se conjoignent, s'accolent, et à la fin du séminaire II, l'Instinct de Mort est carrément identifié à l'ordre symbolique... à une réserve près qui a toute son importance, c'est qu'il s'agit d'un ordre symbolique qui n'est pas réalisé, qui est muet, mais qui cependant est présent d'insister pour être. C'est donc en tant que « n'étant pas » (ou bien, comme il le dira dans ...*Ou pire*, « ce qui n'existe qu'à n'être pas », qui oppose l'être à l'existence) que l'ordre symbolique détermine la capture imaginaire, c'est-à-dire que la réalisation imaginaire y prend le pas sur la réalisation symbolique. C'est le symbolique qui commande que le sujet humain soit ou non pris entièrement par cette capture imaginaire, qu'il puisse s'y repérer et jouer de la fonction de l'écran, du masque, qu'il isole¹⁷. C'est « un système organisé de symboles, prétendant à couvrir la totalité d'une expérience, à l'animer, à lui donner son sens », qui définit une subjectivité dans laquelle la fonction imaginaire a à trouver sa place, afin que soit trouvée une solution qui ne soit pas de destruction, mais d'échange.

Ce n'est pas seulement que l'imaginaire masque le symbolique, mais qu'il en est ainsi parce que l'ordre symbolique ne s'est pas réalisé, qu'il est encore en gésine, qu'il insiste pour être mais que sa parole n'est pas délivrée. Le symptôme manifeste à la fois cette parole bâillonnée et son insistance pour être. On a donc une opposition de l'image et de la parole, les images étant les substituts de paroles refoulées. La levée des refoulements suffirait à réduire le symptôme et compléterait l'histoire du sujet quant à ce qui en a déterminé le cours, rétablissant la continuité du discours du sujet sur son histoire là où elle fait défaut. « C'est que le non-être vienne à être, qu'il soit parce qu'il a parlé¹⁸. »

Je n'ai jusqu'ici pas évoqué le réel. Pourtant, 20 ans¹⁹ plus tard, Lacan dira qu'il faut bien le supposer, ce troisième registre qu'il nomme comme constitutif de la réalité humaine, puisqu'il est le seul qui puisse faire le lien de l'imaginaire au symbolique. De cette position de supposition dont il dira, dans *Les Non Dupes errent*, qu'il faut le débusquer. Le réel est d'abord amené à partir du symbolique comme ce qui résiste absolument à la symbolisation et qu'on ne peut cependant appréhender que par le moyen du

¹⁷ J. Lacan, Séminaire XI, *op. cit.*, p. 99.

¹⁸ J. Lacan, Séminaire II, *op. cit.*, p. 354.

¹⁹ J. Lacan, Conférence de Milan du 30 mars 1974, parue dans l'ouvrage bilingue, *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978.

symbolique. Du coup, il s'évanouit, « retransporté, recréé, refait, dans une symbolisation qui tend à être équivalente à l'univers », et où les hommes ne sont que des supports. Quant à l'imaginaire, « l'imaginaire et le réel jouent au même niveau²⁰ » ; les deux se juxtaposent, s'intriquent dans l'économie psychique. La tâche est donc ardue de le constituer, ce réel. Et ça passe par une reprise de ce qui a été écarté, la pulsion.

Le symptôme — ou le rêve — est un message codé, énigmatique pour le patient, message qui ne trouve pas son destinataire, mais dont le sens, emprisonné, peut être déchiffré puis communiqué dans le cadre d'interprétations délivrées par l'analyste. Cependant, cette conception du symptôme ne suffit pas à l'éradiquer. L'interprétation du sens du symptôme le déplace, voire l'aggrave en le nourrissant. Quelque chose, du côté d'un Réel, c'est-à-dire en dehors de l'Imaginaire et du Symbolique, résiste toujours, insiste encore. Le symptôme apporte une satisfaction qui n'est pas touchée par l'interprétation ainsi conçue. Bien sûr, Lacan a commencé peu à peu à faire bouger les choses avec l'introduction du signifiant en tant que, par lui-même, il ne signifie rien. Il « dynamise » l'interprétation en y jouant de l'équivoque qui tient compte de l'énonciation du sujet, de la division entre ce qu'il dit et ce qu'il veut dire. Mais ça ne suffit pas. L'insistance, qui n'est pas la répétition, est pression, poussée. C'est la transition pour passer à la Pulsion de Mort.

Là, je voudrais faire trois remarques :

- C'est en 1959, et non en 1964 comme on le dit souvent, que Lacan tourne le projecteur sur la pulsion, particulièrement sur la Pulsion de Mort.

- La pulsion n'est pas « proscrite », « abolie », du discours de Lacan avant ces dates. Elle y est présente comme insistance du côté du signifiant, et comme pulsion mais qui serait reléguée du côté de l'imaginaire, et son examen est remis à plus tard, ce qui nous amène à la troisième remarque.

- Il ne s'agit pas, alors, d'une pulsion qui aurait été placée à tort dans l'imaginaire, ni du simple automatisme dans la répétition du signifiant, mais de ce qui va apparaître comme deux « régimes » de la pulsion : le régime non élaboré d'une pulsion encore à venir, et le régime de la pulsion proprement dite, de la pulsion élaborée, en tant que la poussée ne s'y fige pas dans une image, dans un autre imaginaire, mais qu'elle est prise dans la

²⁰ J. Lacan, Séminaire I, *op. cit.*, p. 161.

dialectique signifiante, « dans une séquence temporelle d'une nature spéciale, que nous appelons la chaîne signifiante²¹ ». Le figement²² est différent de la fixation, laquelle renvoie à l'origine de la pulsion dans le refoulement originaire ; autrement dit, la pulsion peut se « défiger », mais son point de fixation, qui la fait pulsion, demeure. Cette articulation de la poussée vitale au signifiant, qui la transforme en pulsion en la séparant d'elle-même, est introduction du signifiant dans la vie, de l'inanimé dans l'animé, « entrée inaugurale de la mort dans la vie²³ », ce que Freud a exprimé en parlant d'intrication de deux espèces de pulsions, la pulsion de vie et la pulsion de mort, et que Lacan va ramener aux deux faces d'une même pulsion. Voilà pourquoi Lacan aborde son réexamen de la pulsion par la Pulsion de Mort.

La Nature peut se décrire comme une chaîne d'événements, comme le lieu d'un mouvement incessant de métamorphoses. Tout peut être repris de ce mouvement, de ces enchaînements à partir d'une intention initiale. C'est-à-dire qu'un repère, d'ordre, peut être posé par rapport à ce fonctionnement de la Nature, et qu'à partir de là, par son action, l'homme peut détruire ce fonctionnement pour en construire, en recommencer un autre. C'est grâce à la chaîne signifiante que la pulsion, comme Pulsion de Mort, peut se soumettre la Nature et la transformer, dans la production et dans la sublimation²⁴. Le mouvement de la Nature lui-même, décrit comme Évolution, se fait alors Histoire. La Pulsion de Mort est au principe des grandes institutions de la civilisation humaine et des grands drames de l'humanité : l'art, la religion, la science, la guerre. Ce que notre époque continue à illustrer formidablement. Après les grandes révolutions que les arts ont connues, la religion connaît de grands bouleversements et la science nous entraîne dans une révolution technologique de grande ampleur, avec ses progrès et ses impasses, qui se pare du terme de « transhumanisme », que ce soit sous la forme d'une humanité « augmentée » (perfectibilité de l'être humain, telle que Rousseau et Condorcet l'espéraient, par l'« augmentation » de son potentiel naturel) ou sous celle d'une post-humanité (création d'une espèce radicalement nouvelle, sur la base d'une intelligence artificielle dite « forte »).

²¹ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 156 et p. 561.

²² Voir annexe 3.

²³ M. Safouan, *L'échec du principe du plaisir*, Paris, Seuil, 1979, p. 75.

²⁴ J. Lacan, Séminaire VII, *L'Éthique*, Paris, Seuil, Leçon du 4 mai 1960.

La pulsion, qui s'origine d'une connexion de la jouissance et du signifiant, est le concept qui introduit à la notion de jouissance, celle-ci se définissant comme la satisfaction de la pulsion, entendue dans le sens complexe où Lacan tente de l'articuler.

Comment, dès lors, penser le rapport de la Pulsion de Mort à l'Instinct de mort ? On pourrait dresser un tableau et mettre en regard, symétriquement, les caractères de chaque concept. J'en retiens deux.

- L'Instinct de Mort se pense en termes de limite concernant la dimension historique de la Pulsion de Mort²⁵. L'Instinct de Mort comme limite, c'est « le passé qui se manifeste renversé dans la répétition », c'est-à-dire que le passé, dans l'automatisme de répétition, n'est pas à sa place de passé, mais, dans le présent, y occupe la position de l'avenir. L'Instinct de Mort est figement dans le temps de l'imaginaire. C'est « le retour du même ».

- L'Instinct de Mort se pense en termes d'élaboration ou non de la pulsion. Ce sont les formes narcissiques qui règlent les relations du sujet avec son semblable, avec « a », soit l'autre imaginaire auquel est identifié le phallus. L'autre imaginaire est ce que le sujet porte en lui-même, et il l'a en lui-même comme pulsion, mais comme pulsion non encore élaborée, avant qu'elle soit prise dans la dialectique signifiante²⁶.

L'homme n'est pas un être vivant instinctuel mais un être vivant pulsionnel. Le comportement de l'homme d'une part n'est plus déterminé par un programme génétique, un savoir instinctuel, mais par un savoir inconscient, véhiculé par des signifiants²⁷, et d'autre part la satisfaction qu'il vise n'est pas celle des besoins, mais est de l'ordre de la jouissance. La considération de la Pulsion de Mort apporte deux choses :

- le passage à la question de la jouissance, c'est-à-dire que ce qui est à explorer, à interroger, ce n'est plus le sens du symptôme, mais le rapport au symptôme comme le mode selon lequel le sujet se satisfait. Elle est transition vers l'ouverture d'un nouveau champ, proprement lacanien, le champ de la jouissance ;

- le point de création *ex nihilo*, « dont naît ce qui est historique dans la pulsion ». Ce point de création *ex nihilo*, il est important parce que c'est à partir de là que quelque chose va pouvoir recommencer.

²⁵ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », Troisième partie, *Écrits*, Paris, Seuil, 1999.

²⁶ J. Lacan, Séminaire VI, *op. cit.*, p.156.

²⁷ Voir Annexe 4.

Ce qui est désigné par là, le point de création à partir d'un rien de sens, c'est le signifiant. Quel signifiant ? Lacan est amené à trancher que « le point-clé, que le point-nœud, c'est lalangue, et dans le champ de lalangue : l'opération de la parole²⁸ ». *Lalangue* n'appartient pas seulement au symbolique, elle est ce qui en a été déposé dans le réel de la vie, dans la jouissance du corps, sous la forme de sédiments, d'une matière fertile, ruisselante de sens. Dans *lalangue*, le symbolique s'incarne, passe au réel.

Nous retrouvons le réel, qui n'est plus le réel biologique du début, mais un réel « infiniment complexe et développé », le réel humain. Comment en disposer, de ce réel, pour que la répétition ne conduise pas à la reproduction du même, mais apporte le nouveau qu'elle demande ? Lacan répond, à Caracas, par un texte énigmatique que résume la phrase : « Ce que lalangue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort. » En se démontrant au service d'une certaine jonction de l'imaginaire et du symbolique, ce qui implique l'opération de la parole, le réel de *lalangue* fait passer la signification mortelle de l'image au symbole, au système signifiant ; il en permet la transposition.

Ce réel se démontrerait au service de l'insistance pour être non de l'ordre symbolique, mais d'un ordre symbolique, celui du sujet, d'une pulsion qui insiste pour s'élaborer.

Voilà ce que j'ai essayé de dire : qu'il y avait une distinction à faire entre l'Instinct de Mort et la Pulsion de Mort, au risque d'en accentuer l'opposition ; que la Pulsion de Mort est un concept de Freud que Lacan reprend, enrichit en le mettant à plat et le décomposant, l'éclatant en une collection d'autres concepts, qu'on peut qualifier de lacaniens, parmi lesquels le signifiant, la jouissance, lalangue et... l'Instinct de Mort.

²⁸ J. Lacan, Séminaire XIX, *Le savoir du psychanalyste*, 4 novembre 1971, Staferla.

Annexes

Annexe 1

Il faut distinguer, dans l'imaginaire, le contenu et la forme (*Les complexes familiaux*). L'imaginaire a pour contenu : « les sensations propres au premier âge ». Mais ce qui est important n'est pas le contenu, c'est la forme, qui est la forme qu'elle donne à ce contenu, mais tout autant la forme au principe de la conduite du sujet dans le présent sans qu'il le sache. La notion d'imaginaire renvoie au « problème de l'image » (cf. Lacan, *Au delà du principe de réalité*, qui réfère à Sartre, *L'Imaginaire*). L'imaginaire concerne avant tout la valeur expressive de l'image : c'est l'image considérée sous l'angle de sa fonction d'information dans le sujet. Cette question de l'image est, pour Lacan à cette période, au cœur de l'expérience analytique, comme travail sur l'illusion qu'elle suscite, pour la résoudre, comme le montre l'excellent article de J.-P. Marcos, très éclairant pour ce propos (« Subversion de l'image », *Essaim* n° 9). Avec l'imaginaire, il ne s'agit pas de l'inscription d'un trait, mais de l'imprégnation d'une forme, d'une empreinte (*Pragüing* = effraction imaginaire, cf. Séminaire I, p. 214 ou *La chose freudienne* dans les *Écrits*). S'il y a incarnation, c'est celle d'une image, c'est-à-dire son assimilation (action de rendre semblable voire identique) au réel. Il faut tenir compte de ceci qu'image et réel jouent au même niveau, se confondent, ce que Lacan démontre par le schéma optique. Or, « c'est dans la langue qu'est la distinction de l'imaginaire et du réel » (30 mars 1974, Milan), parce que c'est dans la langue qu'il y a l'incarnation du symbolique. Lacan ne disait-il pas, en 1954, que « tout le progrès de l'analyse est de lui [le sujet] montrer la distinction de ces deux plans, de décoller l'imaginaire et le réel » (Séminaire I, p. 265) ? → Caracas.

Annexe 2

Le type de l'espèce est donné à l'animal, dans le concret, par l'image (Séminaire I, 24 mars 1954) qui sert de stimulus-déclencheur des différentes phases de son comportement sexuel. Bref rappel de l'organisation (très simplifiée) du comportement instinctif. Il comprend : a) le comportement d'appétence, d'exploration, de recherche de l'objet, b) l'IRM (*Innate Releasing Mechanism*) ou MID (Mécanisme Inné de Déclenchement) = une « petite image intérieure », comme dirait M. Safouan, laquelle une fois rencontrée dehors (le stimulus-signal « auquel le sujet littéralement s'identifie », dit Lacan) déclenche c) l'acte instinctif proprement dit ou acte consommatoire.

N.B. C'est bien un individu qui se reproduit, mais non pas comme tel individu (exemple de Lacan : pas comme tel cheval) mais comme incarnation, support de quelque chose qui est LE cheval. « Si le concept d'espèce est fondé, si l'histoire naturelle existe, c'est qu'il n'y a pas seulement des chevaux, mais le cheval » (*Ibidem*). « À cet égard, dit Lacan, il est déjà mort, puisqu'il n'a pas d'avenir à proprement parler ». C'est ça l'Instinct de Mort chez l'animal.

Annexe 3

Le figement est un terme que j'emprunte à la linguistique. Dans son sens général, c'est l'état de ce qui est figé. C'est un phénomène très présent dans le fonctionnement de la langue (de toutes les langues), et très ancré dans la (les) culture(s), mais longtemps ignoré, et dont l'étude a été de ce fait négligée. Un renversement s'est opéré depuis la fin des années 90, du fait des problèmes que pose la traduction, où les nombreuses études qui lui sont consacrées tendent même à en faire « un phénomène central du langage » (Lamiroy). Le figement est tout simplement le processus linguistique qui caractérise un grand nombre de phénomènes : les expressions figées, les idiomes, la phraséologie, etc. Selon Rey et Chanterreau, les formes convenues, toutes faites, héritées ou créées, du discours, « qui comportent une originalité de sens (parfois de forme) par rapport aux règles normales de la langue ». Du point de vue d'un syntagme (entité composée de plusieurs mots), il faut distinguer une combinatoire libre et une combinatoire figée. Dans la combinatoire libre, le sens global du syntagme peut être interprété à partir des mots qui composent l'expression, et il peut être soumis à des transformations syntaxiques (passivation, relativation, interrogation...). Dans le figement, le sens de la séquence ne peut pas être déduit du sens des éléments composants. Une expression figée qui pourrait s'accorder avec l'objet de notre propos : « manger les pissenlits par la racine » ...

Annexe 4

Février 1938, 10^{ème} Conférence des Psychanalystes de langue française, réunis à Sainte-Anne à Paris, une dernière fois avant la guerre, sur l'important thème du Masochisme, soit cette énigme dans la vie pulsionnelle des humains dont Freud trouve l'origine dans la Pulsion de Mort, qui se révèle elle-même énigmatique. Il se passera 10 ans avant la réunion d'un nouveau congrès. Nacht traite de la partie clinique, Loewenstein de la partie théorique. Loewenstein déclare en conclusion :

« Dans le présent travail, j'ai tenté de démontrer que le problème du masochisme, tant au point de vue dynamique qu'économique, n'avait pas besoin pour être expliqué de l'hypothèse des pulsions de mort, et que, bien au contraire, le masochisme pouvait être rendu parfaitement intelligible par le jeu de forces contraires telles que la sexualité, le narcissisme, les instincts vitaux et l'agression, quelle que soit la place que l'on attribue à cette dernière dans la classification » (RFP, t. X, n° 2, 1938, p. 318). Lacan répond à Loewenstein avec les mots même de Freud : « L'Instinct de Mort est une chose dont nous devons tenir compte, qui me paraît faire une sorte d'irruption heureuse dans ce biologisme qui encombre trop. » Cette « notion bâtarde et stupéfiante », il l'argumente en dégagant trois points (précurseurs du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire ?) : 1. le suicide comme fait (avec le sacrifice), spécifique à l'homme, être « qui a un surmoi »; 2. le savoir qu'il mourra, qui spécifie l'Instinct de Mort chez l'homme; 3. le sens de la vie, comme noué au sens de la mort dans le vécu de l'homme. Le savoir en lien avec le symbolique est déjà présent, mais c'est du côté d'une conscience. Il ne s'agit à ce moment-là ni du savoir instinctuel, ni du savoir inconscient. Dans les années 1970-75, que dit Lacan ? Ceci :

1. dans la notion d'instinct, il y a l'implication d'un savoir qui a pour résultat que la vie subsiste (XVII, pp. 15-17).

2. « Qu'est-ce que c'est que ce savoir ? Quel intérêt y a-t-il, en quoi est-il explicatif de le transporter dans un comportement qui est celui que nous voyons de l'être humain, tous les jours, et qui manifestement n'a aucun savoir instinctuel ? » (XXII, 15.04.1975).

3. « Il n'y a que l'inconscient à donner corps à l'instinct » (*ibidem*). Autrement dit, l'inconscient est un savoir qui vient à la place du savoir instinctuel qui manque.

4. L'inconscient n'est toutefois pas « quelque chose comme un instinct, mais [...] un savoir véhiculé [...] par ce que j'appelle des signifiants » (*Scilicet* 6/7, « Conférence à la Columbia University », p. 50).

5. De 1938 à 1975, on est donc passé d'un savoir conscient — qui se sait, à un savoir inconscient — qui ne se sait pas (lalangue).

Comment Georges Bataille écrit la pulsion de mort...¹

On sait comment Freud, sachant les êtres multicellulaires, mortels, se reproduisant sexuellement, a établi un lien entre le sexe et la mort pour élargir la notion de sexualité au-delà de la fonction de reproduction. Le plus difficile à préciser pour lui alors est la pulsion de mort, ce qu'elle est ; il la repère dans deux manifestations :

par la compulsion de répétition dans l'« Au-delà du principe de plaisir² », en 1920, comme facteur de retour à une satisfaction première mettant à l'écart le principe de plaisir ; et dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, en 1925/1926, comme facteur de la césure du refoulement originaire par la fixation du représentant de la représentation, invariable, refusé par le conscient, auquel chaque nouvelle pulsion se heurte, pouvant prendre des allures démoniaques quand elle n'est plus articulée à la pulsion de vie; ce représentant de la représentation est le plus important, fait remarquer Freud ;

et par la pulsion de destruction, dans l'« Au-delà... », précisant que la pulsion de mort ne s'y manifeste que partiellement dans le sadisme dont la tâche reste de ramener le vivant organique à l'état inanimé, alors identique au principe de plaisir, principe d'homéostasie.

La prise en compte du masochisme originaire dans « Le problème économique du masochisme », trois ans après l'« Au-delà... », amène Freud à séparer le principe de plaisir du principe de nirvana : le principe de plaisir comme revendication de la libido, le principe de nirvana comme tendance au retour à l'inanimé étant la pulsion de mort. Partant de ce que le sadisme originaire est identique au masochisme, une grande part est déplacée à l'extérieur sur les objets, et dans l'organisme reste son résidu, « le masochisme originaire, érogène, le masochisme proprement dit devenu composante de la libido [...] ». Il en fait un témoin de l'alliage de la

¹ Prononcé le 10 décembre 2016 lors de la présentation à l'EpSF du travail en cartel « Y a-t-il un au-delà de la pulsion de mort, la vie ? »

² Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, [1920], Paris, Payot, édition Petite bibliothèque Payot, 1995.

pulsion de vie et de mort, qui sépare l'intérieur de l'extérieur ; le rapport à l'intérieur ici n'étant pas le moi, ni un objet mais « l'être propre de l'individu³ ». C'est-à-dire que ce résidu est la partie de la pulsion de mort qui n'a pas été tournée vers l'extérieur sous forme de destruction. Ça situe la pulsion de mort à l'origine ; « le masochisme primordial est à situer autour de cette première négativation du meurtre de la Chose⁴ », c'est-à-dire l'aliénation au langage, avancera Lacan dans son premier séminaire.

Freud va clarifier, en 1929, la relation d'Eros avec le sadisme dans *Le Malaise dans la civilisation*, en distinguant le sadisme de l'agressivité, de la cruauté : « le sadisme détourne à son profit la pulsion érotique pour satisfaire entièrement au désir sexuel, pulsion partielle de la sexualité⁵ ». Ce qui reste pour lui le plus difficile à élaborer c'est quand il entre en scène « sans propos sexuel⁶ », c'est l'ubiquité de l'agressivité et de la cruauté pouvant aller jusqu'à la disparition de l'individu ; s'il en fait à ce moment la représentation principale de la pulsion de mort, dans l'*Abrégé de psychanalyse*, en 1938, il maintiendra que le but final de la pulsion de destruction est de ramener ce qui vit à l'état inorganique, supposant que « le vivant est venu après ce qui est sans vie et qu'il est né avec lui ». Donc retour à l'inanimé et pulsion de destruction sont identiques ici.

C'est à cet endroit que Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* revient sur « un point de scission », introduit par Bernfeld⁷, entre le retour à l'inanimé, la pulsion de mort et la pulsion de destruction, repris dans Freud. Lacan introduit un autre point de scission : cet inanimé qui pourrait être identifié à la tendance « donnée dans l'énergie comme la tendance au retour », l'instinct de mort, est à distinguer de l'articulation par Freud de la pulsion de mort située dans un domaine historique⁸ ; ce retour à l'inanimé n'est pas la pulsion freudienne qui est pulsion de destruction « pour autant

³ Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme », 1924, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978.

⁴ Jacques Lacan, Séminaire I, *Écrits techniques*, 1953-54, leçon du 5 Mai 1954.

⁵ Sigmund Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, 1929, Paris, PUF, 1973, p. 76.

⁶ *Ibidem*, p. 76.

⁷ Jacques Lacan, Séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, leçon du 2 Mars 1960, Exposé de Pierre Kaufmann à propos de l'article de Bernfeld et Feitelberg, en 1929, « Le principe de Le Chatelier et les pulsions tendant à la conservation de soi-même », Edition Staferla.

⁸ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, Leçon du 4 Mai 1960.

qu'elle remet en cause tout ce qui existe » et Lacan d'ajouter « elle est également volonté de création à partir de rien, de recommencement⁹ » ; il fait de la pulsion de mort une sublimation créationniste. On pourrait dire qu'elle est sublimation de l'instinct de mort¹⁰ dans la mesure où la sublimation est un destin de la pulsion. Le signifiant est ce qui fait cette séparation entre l'inanimé et la pulsion de mort.

Au commencement était le Verbe, rappelle Lacan ; à l'origine était la Chose, pourrait-on dire à la lecture de ce séminaire : *Das Ding* irréprésentable mais représenté par le représentant de la représentation (tenant lieu) devenant signifiant par Lacan, point de création ex-nihilo d'où naît ce qui de la pulsion est historique¹¹, « le saint des saints », interpréterait-il, le pas nommable, le pas trouvable représenté par « Autre chose¹² ». Elle nous est impossible à imaginer.

En fait dans ce séminaire la jouissance est celle de *Das Ding*, (dont il fait la mère mais aussi l'être), une jouissance interdite, infranchissable. Cependant il dit aussi que la jouissance est « comme la satisfaction de la pulsion¹³ » ; ce « comme » dirait qu'elle n'est pas la satisfaction de la pulsion ; et qu'il n'y a pas de commune mesure entre la satisfaction que donne une jouissance à son état premier et celle qu'elle peut donner dans les formes détournées voire sublimées, selon les voies dans lesquelles l'engage la civilisation : donc, ici, deux jouissances, une jouissance première, pure et une jouissance signifiante.

« La sublimation concerne l'instinct de mort » en tant qu'elle est directement branchée sur la chose sans le filtre du refoulement :

Il est en effet exigible en ce point de la pensée de Freud que ce dont il s'agit soit articulé comme pulsion de destruction. La pulsion de mort indique ce point que je vous désigne alternativement comme celui de l'infranchissable ou celui de la Chose : en fait la pulsion de mort/destruction est barrière à cet infranchissable¹⁴.

⁹ *Ibidem.*

¹⁰ Le débat entre l'instinct de mort et la pulsion de mort a été au cœur du travail de notre cartel ; voir texte précis de Jean-Paul Garnier, membre du cartel.

¹¹ *Ibidem.*

¹² *Ibidem.*

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ *Ibidem.*

C'est l'hypothèse que ma lecture très partielle de Georges Bataille m'a amenée à travailler avec ce cartel : comment la pulsion de mort comme sublimation créationniste fait barrière au désir incestueux dans son « expérience intérieure » ?

Dans sa dernière œuvre *Les larmes d'Eros*¹⁵, Bataille présente pour la première fois une photo de « supplicié chinois », subissant le supplice des cents morceaux comme condamnation d'un meurtre, photo donnée par son analyste Adrien Borel en 1925-27 ; il interprète ce supplice comme un meurtre expiatoire. C'est au cours d'une initiation au yoga qu'il en perçoit « la valeur de renversement » ; l'horreur l'affecte alors suffisamment pour le faire tomber en extase. Il construira son « expérience intérieure » depuis ce moment et cette image, objet qu'il dit choisir « humainement » par rapport à Dieu qu'il n'a pas à supplier.

Il s'en explique dans *Le Coupable*, écrit au début de 1939 et édité en 1942 :

J'ai espéré la déchirure du ciel (le moment où l'ordonnance intelligible des objets connus — et cependant étrangers — cède la place à une présence qui n'est plus intelligible que pour le cœur). Je l'ai espéré, mais le ciel ne s'est pas ouvert¹⁶.

Par « cet inintelligible », j'entends non Dieu, mais ce que nous éprouvons lorsque, à la suite de ceux qui se servent du mot et des croyances qui lui sont liées, nous nous trouvons dans le désarroi qui décide le recours à la mère d'un petit enfant. Dans la solitude *réelle* seul un *illusoire* répond au croyant, mais au non croyant *l'inintelligible*¹⁷.

Appel de détresse qui le laisse devant un vide du ciel, dans une incroyance et une incompréhension. Rien ne répond.

Bataille est alors aux prises avec une figure du destin¹⁸ : le refus de ressembler à un père tabétique, paralysé et aveugle et le vœu de connaître l'état de ce père, son absence de regard, (le faisant rester, enfant, des journées entières dans la nuit), ce « blanc », qui l'a tellement tarauté... au point de vouloir en être « le supplicié ».

Il y a un blanc.

¹⁵ Georges Bataille, *Les larmes d'Eros*, « En guise de conclusion », paragraphe 3, 1961, Paris, Éditions Pauvert, 1992.

¹⁶ Georges Bataille, *Le coupable*, 1944, Paris, Gallimard, collection L'imaginaire, 2010, Chapitre 1.

¹⁷ *Ibidem*, note 1.

¹⁸ *Ibidem*.

« C'est le désert¹⁹ » qu'il choisit comme destin, le laissant devant une ligne d'horizon filée entre « la nuit sale » (la débauche) et « la promesse de lumière » (l'extase). C'est ce vide du ciel qu'il essaie d'élaborer dans son expérience intérieure ; pour cela il a voulu une suite littéraire *L'expérience intérieure*²⁰, « Le supplice », *Le coupable* et l'adjonction nécessaire d'écrits dits « lubriques », *Mme Edwarda* en étant la clé, et *Ma mère* « nécessairement » pour lui en rapport avec *Mme Edwarda*.

Bataille entre en extase en se déplaçant entre ce tout du savoir, Dieu, et cet objet signifiant « le supplicié » multiplement conjugué dans son œuvre : supplicié, suppliant, suppliciant, supplication. Il sent « l'extase venir... Pas une volonté... ». Le ravissement commence de ce qu'il y a perte de ce savoir ; mais c'est le bourreau « qui le hante », tel un fantôme, regard derrière cette image, avec lequel il la complète ; et aussi il le complète, pourrait-on dire, en s'en faisant l'objet ; il essaie de produire un regard ; ainsi, par l'Autre lui vient la vision d'effroi et la douleur, qui le fait entrer dans l'extase. Bataille s'évanouit de son regard. Mais c'est aller au-delà de l'objet qu'il veut, par la suppression de la différence entre l'objet perçu et le sujet qui perçoit, entre celui qui regarde et celui qui est regardé ; il supprime le regard en voulant maintenir un leurre entre le regard et l'œil ; c'est la schize de l'œil et du regard qu'il ne veut pas. Par la « félicité des mouvements » l'image se réduit à un point qu'il fixe et l'esprit devient un œil : moment « vertigineux », dira-t-il, « contenant le déchiré du monde », tel un « incessant glissement de tout au néant », jusqu'à « être réduit à l'intériorité », alors « perte de soi dramatique » qu'il contraint²¹.

C'est envahi et entraîné dans une extase, moment fulgurant, fugitif, qui le ferait retrouver une continuité, princeps et finitude pour lui, celle que seule la mort lui ferait retrouver ; continuité qui souffle le vent d'une « discontinuité vertigineuse », différence entre chacun, source pour lui d'angoisse ; « nostalgie d'une continuité perdue », qui laisserait supposer que le Un d'une unité précéderait la discontinuité, laquelle est d'être assujetti au langage. Perte de connaissance dans le sens le plus littéral, perte de savoir qui est aussi perte du discours. « Expérimenter le vide [...]

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, 1943, Gallimard, collection Tel, 1988.

²¹ *Ibidem*, 4^{ème} partie, « post-scriptum au supplice (ou la nouvelle théologie mystique), paragraphe IV, « L'extase » : - première digression sur l'extase devant un objet : le point.

ce n'est pas un objet, c'est ELLE que j'attendais mais il fallait l'objet avant ». Ce ELLE, la nuit noire, vide de regard est figuration du non-savoir, de rien ; c'est le blanc de l'œil du père ; ce rien, un *nihil*, plus qu'une intériorité pure, chute purement intérieure dans le vide, où plus rien ne « l'apparie »... sans jeu de mot ou plutôt avec jeu de mot... en fait « ne l'apparie », qui le met à terre : faire cette expérience « c'est faire l'expérience du divin, atteindre l'état de “supplication”, né de l'absence de sens [...] c'est l'être sans délai²² » : jouissance de l'être, celle de la Chose, dans *L'Éthique*... le but de son expérience. Mais il reconnaît ne jamais atteindre « l'extrême du possible » parce qu'il n'y reste jamais.

L'extase réussit pleinement pour lui en tant qu'elle est « plus intense que la volupté érotique ». C'est quoi ce pleinement ? C'est quoi qui réussit ? Il n'y a pas de jouissance sexuelle dans l'extase pour Bataille ; il évoque cependant une jouissance qui ne serait donc pas une jouissance phallique.

À son expérience extatique lui sont nécessaires l'écriture et le lecteur, lequel est le discours en ce qu'il partage son supplice — le discours étant pour lui ce dans quoi il est pris avant l'extase, qui doit se perdre pour qu'elle ait lieu, produisant alors un nouveau discours ; il se dit « être écrit » ; c'est avec la perte de sens, avec l'extase qu'il écrit. C'est l'encre (ancre ?) de sa nécessité de l'écriture : quoi ne cesse-t-il pas de s'écrire avec l'extase en fait ? Ce geste d'écrire le relève de cet anéantissement recherché ou plutôt recherché à être évité ; cet après coup de l'écriture est là pour lui comme « un fardeau », dans lequel il se dit agi ; ce non savoir devient un nouveau savoir... qu'il élabore par son écriture, un savoir « saisi », il n'y a rien, trou dans le savoir, vide vertigineux. Écrire c'est formuler son intention : « l'encre change l'absence en intention²³ » ; il dit l'écriture comme une nécessité pulsionnelle ; sublimation que Lacan dans *L'Éthique* définit « comme satisfaction sans refoulement »... il y a « implicite ou explicite, passage du non savoir au savoir... ce rapport métonymique d'un signifiant à l'autre que nous appelons désir... ça n'est pas un nouvel objet, c'est le changement d'objet en lui-même²⁴ ».

« Qu'est ce qui se passe pour qu'il y ait une nécessité de sublimation ? », se demande Lacan.

²² *Ibidem*, 4^{ème} partie, - seconde digression sur l'extase dans le vide.

²³ Georges Bataille, *Le Coupable*, *op. cit.*, Chapitre V, « le roi du bois ».

²⁴ Jacques Lacan, Séminaire VII, *L'Éthique*, leçon du 22 Juin 1960.

C'est à cet endroit que pourraient s'entendre ces deux écrits « lubriques » *Mme Edwarda*, suivi de *Ma mère*, comme la clef de son « expérience intérieure », sinon il n'aurait pu les écrire²⁵.

Mme Edwarda s'avance dans son vêtement noir, « entièrement simple, angoissante comme un trou ». Il est œil ce narrateur qui regarde l'extase érotique de cette femme avec un chauffeur de taxi qui les conduit à travers les rues : « C'est un supplice que de voir cette femme dans un déchirement [...] je lui vis les yeux blancs [...] Cet homme qui regarde est comme livré au bourreau qui le torture » ; le seul sens c'est qu'il soit « mon supplice » : aussi le disait-il du lecteur. C'est le sens, un sens caché, qui est son supplice... qui est le bourreau, « ma vie n'a de sens qu'à la condition que j'en manque ; que je sois fou : comprenne qui peut, comprenne qui meurt... ; ainsi l'être est là, ne sachant pourquoi, de froid demeuré tremblant [...] l'immensité, la nuit l'environnent et, tout exprès, il est là pour [...] ne pas savoir ».

Une jouissance imaginée là avec les mêmes mots que pour son expérience de l'extase ; lui se regardant dans son extase. Bataille dénude une jouissance par l'obscène, dont l'immédiate limite dans l'extase est l'horreur, déclare-t-il.

Bataille impose au lecteur ce que Mme Edwarda impose au narrateur (lui ?) de regarder ses guenilles ; « Tu vois, je suis Dieu » dit-elle alors, et lui commande de poser ses lèvres sur « la plaie vive », tel Dieu apparaissant à Angèle de Foligno et l'enjoignant de regarder ses plaies, le Christ lui disant de poser ses lèvres sur la plaie de son côté ; ces guenilles ne sont pas sans évoquer celles que le père de Bataille lui commandait de regarder ; il se faisait voir en fait par lui²⁶, son regard étant alors objet de la pulsion pour le père aveugle, dont la jouissance n'aura pas été voilée par le manteau de Noé donnant un non savoir de celle-ci. Mme Edwarda, « Elle était DIEU. Sa présence avait la simplicité inintelligible d'une pierre ». Le ciel vide, hostile, désert, s'entrecroise avec le dévoilement et l'absence de sens et son excès ; « mais que DIEU soit une prostituée de maison close et une folle,

²⁵ Georges Bataille, *Mme Edwarda, 1941, Œuvres complètes*, « tome III, Œuvres littéraires », Gallimard, 1988, note p. 491 : « J'écrivis ce petit livre en septembre-octobre 1941, juste avant « Le Supplice », qui forme la seconde partie de *L'Expérience intérieure*. Les deux textes, à mon sens, sont étroitement solidaires et l'on ne peut comprendre l'un sans l'autre ».

²⁶ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, 1992, Paris, Gallimard, 2012, collection Tel.

ceci n'a pas de sens en raison », écrit Bataille. Le mot de Dieu seul peut en dire quelque chose, seulement Dieu ne sait pas.

Une jouissance hors langage, est-ce possible ?

En fait *Mme Edwarda* est une autre scène, une écriture qui tente de dire, de porter au symbolique un réel du féminin, qui ne serait pas celui de la femme. Cette jouissance supposée qu'il dit divine et qui n'a de nom que celui de Dieu, quand il n'y a plus de mot, est celle qu'il dit être celle de l'extase, jouissance sans nom, ce nom de Dieu qui vient dire le manque : « Mais DIEU, messieurs disert, messieurs Croyant ? — Dieu, du moins saurait-il ? DIEU, s'il "savait", serait un porc [...] LUI-MÊME, en extase au-dessus d'un vide... Et maintenant ? JE TREMBLE. »

Et le non - sens est ce qui a du sens ; le sens caché est ce qui a du sens. Non savoir, savoir caché en rapport avec une autre jouissance alors, et qui serait son supplice. *Mme Edwarda* est une écriture de *Pierre Angélique*, un des pseudonymes de Bataille faisant disparaître son patronyme. C'est d'ailleurs Lacan qui le nommera auteur de ce livre. Autre scène d'un non su qui a du sens : ce savoir saisi de l'extase serait à cet endroit de Dieu qui ne sait pas, le vide de Dieu.

Bataille, à *Mme Edwarda*, voulait adjoindre *Ma mère*²⁷, au titre incertain et qui, du fond d'un tiroir où il est resté jusqu'à sa mort, a tissé sa toile de vérité indicible. Écrit qui dit l'excès incestueux que voue une mère à son fils dans une adoration haineuse, faisant de ce fils un objet de sa jouissance dans la débauche, et dans la conception même à l'exclusion du père, de tout homme. Une mère fictive, précisera Bataille. Le fils s'y soumet « les bras en croix dans une position de suppliant », qui dans un écho lointain fait raisonner cette incantation « père pourquoi m'as-tu abandonné » ? Pris entre l'horreur que manifeste cette mère pour le père « était-ce un homme ? » et la fulguration de son désir incestueux, le fils tombe sur cet abandon du père qui le met devant un autre impossible. Dans une position de supplicié aussi²⁸ « l'amour qui nous lia ma mère et moi était d'un autre monde ; je voudrais être supplicié... je me dis que tout au moins je le voudrais, la force évidemment me manquerait... je voudrais rire de mon supplice ».

« Renversement intime », écrira Bataille de son héros, « brûlant et involontaire qui me désespéra quand ma mère, demi-nue se jeta dans mes

²⁷ Georges Bataille, *Ma Mère*, 1966, Éditions 10/18, 1974.

²⁸ *Ibidem*.

bras [...] fulguration d'une étreinte qu'il n'oublie pas ». Elle choisit la mort. Désespoir qui le fait conclure « vouloir mourir d'un renversement éperdu, dont je sais aujourd'hui que rien n'approche ».

« L'analogie d'un supplice c'est être face à l'impossible quand rien n'est plus possible²⁹ », écartelé qu'il est entre l'impossibilité de se tenir à ses limites et l'impossible qu'il est, qui ne peut éviter ses limites... Bataille est dans un pas suspendu dans le vide entre deux impossibles, entre deux murailles de l'impossible, dira Lacan³⁰ : celle d'un obstacle au principe de plaisir qui alors se dit dans cette recherche compulsive et celui d'une satisfaction impossible.

De l'objet narcissique à l'objet issu de La Chose, cet au-delà de l'objet qu'il recherche dans l'extase est une tentative d'un franchissement impossible, que l'écriture conjointe à l'extase réaliserait pleinement... même pas complètement... Ainsi Bataille est dans une tentative sans cesse renouvelée d'écrire cette jouissance inaccessible, celle de la Chose : « moi mon œuvre » pour dire la tentative de la sublimation qu'est son écriture ; telles ces bandes lumineuses qui viennent faire lumière à cette compulsion insistante où se logera ce pulsionnel que l'on voit sertir son écriture. La sublimation voile ce vide au cœur du réel et figure ce réel... Peut-être est-ce en cela que son expérience intérieure réussit pleinement.

²⁹ Georges Bataille, « Le supplice », *op. cit.*

³⁰ Jacques Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, leçon du 6 Mai 1964.

Vincent Bourseul

Albert, relativise !

Dans les couloirs du temps
D'un autre lieu
La trace
Revenue au devant
Vole dessus le temps
Et passe pour le présent
Elle, qui a seulement changé d'espace

VB, jour du printemps 2017.

Un nouveau silence

Aux oreilles murmurantes
Le vide s'emplit
L'absence épaissie
N'enchante plus le silence
Un soupir suspendu mesure
La pause
Sans son ni sens

VB, le 5 avril 2017.

Marguerite

Ici c'est la psychanalyse jusqu'à la rivière. Et après la rivière c'est encore la psychanalyse.

VB, le 5 avril 2017.

Note aux auteurs

La rédaction des *Carnets* vous remercie de bien vouloir respecter ces quelques recommandations quant à la présentation des textes que vous lui adressez :

- Les titres de livres sont à composer en italique (par exemple, *Écrits*, de Jacques Lacan), en revanche les titres d'articles insérés dans un ouvrage sont à composer en romain, avec des guillemets (« Propos sur la causalité psychique », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », etc.).
- Les mots en langue étrangère sont à composer en italique (*Verneinung*, *Hilflosigkeit*, etc.).
- Les citations sont à composer en romain, entre guillemets. Merci de penser à vérifier leur exactitude. L'appel de note doit venir avant la ponctuation et le guillemet fermant.
- En ce qui concerne la présentation des notes, celles-ci doivent comporter, en premier lieu, le nom de l'auteur, suivi du titre du livre (ou de l'article, puis de l'ouvrage dans lequel il est inséré), du lieu d'édition, du nom de l'éditeur, de la date de publication, et enfin de la page de référence de la citation (J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. xx. Ou : S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. xx.).
- Il est demandé aux auteurs de proposer des mots-clés, pour faciliter la recherche lors de la mise en ligne des *Carnets*.

Les textes pour les *Carnets* doivent être envoyés à :

Anna Arrivabene
E-mail : annaarrivabene@gmail.com

CARNETS DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE
SIGMUND FREUD

BULLETIN D'ABONNEMENT

Date :

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

CODE POSTAL :

VILLE :

TÉL. :

EMAIL :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros, n° 106 à 110) : 70 Euros.

De préférence, veuillez régler par virement, au **compte bénéficiaire** suivant :

1. Si vous payez depuis la France :

Iban : FR76 3006 6106 9100 0107 7740 172

2. Si vous payez depuis l'étranger :

Iban + Bic de la banque bénéficiaire : CMCIFRPP.

Paiement à l'ordre de l'EpSF avec en communication :
abonnement aux *Carnets* + votre nom.

Sinon, joindre un chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
École de psychanalyse Sigmund Freud, les *Carnets*,
14, boulevard de Clichy, 75018 Paris.

Imprimeur : Vit'Repro
25, rue Édouard Jacques
75014 Paris.